

L'ASSOCIATION

JOURNAL D'ECONOMIE SOCIALE

ORGANE OFFICIEL DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE SECOURS MUTUEL.

AVIS

Afin d'assurer un service plus régulier de notre journal aux abonnés de Québec, nous avons décidé d'en confier la distribution aux autorités postales. Nous avons à payer en conséquence $\frac{1}{2}$ cent par chaque copie délivrée en cette ville, soit annuellement 25 cts par chaque abonné. Pour cette raison, nous sommes forcés de demander aux membres des sociétés de bienfaisance de Québec **\$0.75** par an, au lieu de 50 cts.

LE ROLE DE JESUS-CHRIST DANS L'HUMANITÉ

(Extrait du discours prononcé le 19 mars 1891, dans la cathédrale de Grenoble, par le R. P. DIDON.)

... Il y a, Messieurs, une troisième aspiration au fond de notre nature. Cette aspiration, vous la connaissez tous.

L'homme qui veut Dieu, qui veut le bien sous les formes que je viens de vous dire, cet homme veut aussi être affranchi de la douleur ; dans ce monde où il est martyr, il veut être consolé et il aspire à l'immortalité, à un bien qui ne finit pas.

Je sais, et vous le savez comme moi,—et c'est une infériorité irrémissible de toutes les doctrines en dehors de celle de Jésus,—

me faire cette objection. Attaquez le Dieu auquel je crois ; mais ne dites pas que je ne sais pas ce qui est au-delà, puisque j'adore Celui qui, descendu d'en haut, est remonté en haut, celui qui, étant mort, est revenu pour me dire ce qui était là-haut.

C'est précisément pour cela que Jésus est le seul entre tous les maîtres religieux, et à plus forte raison entre tous les maîtres philosophiques et scientifiques, le seul qui ait donné à l'homme la puissance d'être consolé et d'être heureux.

Il nous a donné le secret populaire du bonheur, le secret populaire d'être heureux. Et j'ai souvent dit aux hommes qui m'interrogeaient et qui me parlaient de bien des choses inutiles, je leur ai dit : Mais au fond il n'y a qu'une chose qui nous appartienne, grâce à Jésus. Nous ne répondons pas de notre santé, ni de notre intelligence, ni même de notre vertu ;— nous avons nos faiblesses et nos infirmités ;— nous ne répondons de rien de ce qui nous entoure : mais il y a une chose dont nous pouvons répondre tous, c'est notre bonheur intime.

Voilà quelle est la source vive qui a été offerte à tous les croyants au Christ.

Vous direz : c'est étonnant ! Comment ! Être heureux, cela est au pouvoir de tous ? — Oui, Messieurs, au pouvoir de tous et je vais vous expliquer pourquoi. Être heureux, c'est avoir en soi, dans sa conscience, le bien infini, la bonté infinie, la beauté infinie.

Vous entendez ? Je m'exprime bien ? La vie, la beauté, la bonté, la vérité infinies. Oui !

Or, il y a un homme, un être humain, qui s'appelle Jésus et qui a dit : A tous ceux qui le voudront, à tous ceux qui vien-

fumier, essayant de calmer sa douleur en regardant plus haut.

Mais quelque grande que soit la douleur, quand on croit en Jésus-Christ,—laissez-moi vous en rendre témoignage,—on peut trouver à la douleur effrayante, fût-elle immense comme l'Océan, vaste comme les abîmes, on peut trouver un remède ; car dans la douleur la plus effrayante et dans l'âme la plus accablée, Dieu peut descendre et donner à l'homme ce que Dieu seul peut donner.....

Les abonnés qui ont changé de domicile au premier de mai, sont priés de nous donner immédiatement leur nouvelle adresse.

LA REPRÉSENTATION DES INTERETS

(De La Voix de l'Ouvrier, Bruxelles)

Le droit de suffrage ne date pas d'hier en Belgique. Le suffrage universel lui-même était pratiqué par nos ancêtres. Seulement, ils en avaient une conception bien différente de la nôtre.

Dès avant le XV^e siècle, dans toutes nos cités, chaque citoyen — le plus humble comme le plus riche, le moins éclairé comme le plus savant — participait à la désignation de ceux qui devaient, au nom et dans l'intérêt de la collectivité, gérer les affaires publiques.

Dans les corps délibérants, la noblesse et le clergé avaient, comme ordres, leur repré-

suffrage égalitaire ! Sinon, les ouvriers eussent partout éliminé les patrons des conseils à créer : le capital y eût à peine compté quelques rares mandataires, tandis que le travail y eût été maître souverain et absolu. Le nombre des sièges à conférer fut divisé, moitié de ceux-ci fut attribuée aux ouvriers, moitié aux patrons. De la sorte, la force ne prime point le droit.

Ce qui est bon pour les conseils de prud'hommes et les conseils de l'industrie et du travail, ne l'est-il plus quand il s'agit des corps politiques ?

Est-ce que la représentation des intérêts sociaux, pratiquée partout avant 1789, ne sert pas encore actuellement de base à l'assemblée communale, à Brème, à Hambourg, en Prusse ; à l'assemblée provinciale, dans le grand-duché de Bade, en Bavière, en Saxe, en Prusse et en Russie ? au Sénat, en Italie, en Espagne, en Portugal ; au Parlement lui-même, en Finlande, en Roumanie et en Autriche ?

Serait-il si malaisé de diviser le corps électoral par catégories d'intérêts ? C'est ce que demandent, dans le parti catholique, M. Helleputte, dans le parti indépendant, M. de Borchgrave, dans le parti libéral, MM. Buls, Arnould, Goblet, Vanderkindere, Prins.

Ne pourrait-on créer un *colège du travail* (comprenant les salariés vivant du travail de leurs mains), un *colège du capital* (comprenant les propriétaires, les agriculteurs, les commerçants, les industriels, les financiers), enfin un *colège des sciences, des arts et des lettres* ? Et même, faisant un pas de plus, ne pourrait-on permettre, dans chacune de ces trois grandes catégories d'électeurs, à tout groupe suffisamment important d'avoir sa part proportionnelle à son importance, des députés et des conseillers à élire ?

(Extrait du discours prononcé le 19 mars 1891, dans la cathédrale de Grenoble, par le R. P. DIDON.)

... Il y a, Messieurs, une troisième aspiration au fond de notre nature. Cette aspiration, vous la connaissez tous.

L'homme qui veut Dieu, qui veut le bien sous les formes que je viens de vous dire, cet homme veut aussi être affranchi de la douleur ; dans ce monde où il est martyr, il veut être consolé et il aspire à l'immortalité, à un bien qui ne finit pas.

Je sais, et vous le savez comme moi,—et c'est une infériorité irrémissible de toutes les doctrines en dehors de celle de Jésus,—je sais que toutes sont muettes sur cette question terrible.

La science, qui veut se donner comme la directrice de l'humanité aujourd'hui, peut bien essayer de nous faire mieux vivre, mais peut-elle nous empêcher de mourir ou même nous apprendre à mourir et à souffrir ? Est-ce qu'elle le peut ?

J'ai vu bien des docteurs : je les ai trouvés souvent très habiles dans leur art. Mais quand je leur disais : Docteur, enseignez donc à ce malade l'art de bien souffrir ? Ils me répondaient : Mais c'est votre affaire !

Voilà qui est bien parler ; ils ont quelquefois de ces mots topiques, qui sont l'expression irrésistible du vrai.

Oui ! savoir souffrir et puis mourir en espérant, connaissez-vous une doctrine plus belle ?

Les philosophes se croient plus forts que les savants sur ce point. Je n'ai jamais compris qu'on fût philosophe sans foi au-delà de la quarantième année. Avant on s'entraîne, "on croit que c'est arrivé," pour prendre une expression vive. Mais après on dit : Ma vue est courte, je ne sais ni ne vois le tout de rien, même de ce qui m'intéresse le plus.

Qu'est-ce que les philosophes savent de l'autre monde ? Rien. J'entends quelquefois les positivistes ou des esprits positifs qui me disent : Mais vous, qu'est-ce que vous en savez ?

—Comment ? Ce que j'en sais ? C'est à moi que vous demandez cela, à moi, le disciple de Celui qui est venu d'un autre monde et qui y est retourné ? Non ! vous ne pouvez

avons nos faiblesses et nos infirmités ; — nous ne répondons de rien de ce qui nous entoure : mais il y a une chose dont nous pouvons répondre tous, c'est notre bonheur intime.

Voilà quelle est la source vive qui a été offerte à tous les croyants au Christ.

Vous direz : c'est étonnant ! Comment ! Être heureux, cela est au pouvoir de tous ? — Oui, Messieurs, au pouvoir de tous et je vais vous expliquer pourquoi. Être heureux, c'est avoir en soi, dans sa conscience, le bien infini, la bonté infinie, la beauté infinie.

Vous entendez ? Je m'exprime bien ? La vie, la beauté, la bonté, la vérité infinies. Oui !

Or, il y a un homme, un être humain, qui s'appelle Jésus et qui a dit : A tous ceux qui le voudront, à tous ceux qui viendront à moi, je donnerai le royaume des cieux, c'est-à-dire la bonté, la beauté, la vérité, la vie infinies.

Il l'a dit ; les hommes sont venus et ils ont trouvé qu'il disait juste. Et alors on a vu des pauvres, des misérables, des affamés, des hommes qui pleuraient, des persécutés qui se disaient : Vous savez ; au fond dur est mon sort mais je suis heureux. mon sort. Oui ! je suis heureux parce qu'ici, au plus profond de ma conscience et dans l'intimité de moi-même, je sens que Dieu est là.

Voyez la différence. Ne me parlez pas des stoïciens ; ils ne disent pas que Dieu est là ; ils disent : Vertu, tu n'es qu'un nom ; douleur, tu n'es qu'un nom.

Messieurs, la vertu est plus qu'un nom ; la douleur est plus qu'un nom. La douleur, quand elle ronge nos membres, quand elle s'attaque à notre vie intime, est plus qu'un nom ! il n'y a pas de stoïcisme qui tienne ; on est torturé, martyrisé. Voilà la vérité.

Allez donc dire à l'homme dont la famille a faim que la douleur n'est qu'un nom ! Allez donc dire à celui qui n'a pas mangé le soir que la faim n'est qu'un nom ! Allez donc dire à celui qui est accablé par la misère, — et nous ne disons pas par la misère physique, mais par la misère morale, — que la douleur n'est qu'un nom ! Quand on est comme Job, couché sur le fumier ; quand on est accablé, déshonoré, quoi ! la douleur n'est qu'un nom ! Mais c'est l'effroyable supplice, et s'il fallait donner un nom plutôt à l'humanité, je l'appellerais la grande martyre, le Job étendu sur le

LA REPRÉSENTATION

DES INTERETS

(De La Voix de l'Ouvrier, Bruxelles)

Le droit de suffrage ne date pas d'hier en Belgique. Le suffrage universel lui-même était pratiqué par nos ancêtres. Seulement, ils en avaient une conception bien différente de la nôtre.

Dès avant le XV^e siècle, dans toutes nos cités, chaque citoyen — le plus humble comme le plus riche, le moins éclairé comme le plus savant — participait à la désignation de ceux qui devaient, au nom et dans l'intérêt de la collectivité, gérer les affaires publiques.

Dans les corps délibérants, la noblesse et le clergé avaient, comme ordres, leur représentation propre ; les métiers — groupes professionnels, entre lesquels se répartissaient tous les autres citoyens — avaient la leur, et comme tels, chaque membre d'un métier votant dans son métier.

Ainsi, ces assemblées étaient l'image fidèle de la société du temps, la représentation adéquate de tous les grands intérêts qui coexistaient dans son sein.

Nulle période de notre histoire ne fut plus brillante que celle où la démocratie belge était organisée de cette façon.

Quand la tourmente révolutionnaire, venue de France, se déchaîna sur nos institutions nationales, nos assemblées formées sur le pied de la représentation des intérêts furent balayées. Il n'en resta plus trace sur le sol de la patrie.

Mais, ce qui fut ne pourrait-il renaître ?

Déjà, en organisant les conseils de prud'hommes d'abord, les conseils de l'industrie et du travail ensuite, le législateur a rompu avec le système individualiste, qui permet l'écrasement des intérêts les plus considérables sous le poids du nombre, qui n'établit aucune distinction entre les intérêts d'ordre si divers dont l'ensemble constitue précisément l'intérêt général (qu'il s'agisse soit d'un peuple pris dans son entièreté, soit, dans une nation, d'un groupe social déterminé). D'un côté se trouvaient les patrons, de l'autre les ouvriers. Estimant indispensable d'établir une juste pondération entre les deux groupes d'intérêts en présence, encore que le nombre des patrons fût de loin inférieur à celui des ouvriers, le législateur s'est soigneusement gardé du vote par tête, du

Parlement lui-même, en Finlande, en Roumanie et en Autriche ?

Serait-il si malaisé de diviser le corps électoral par catégories d'intérêts ? C'est ce que demandent, dans le parti catholique, M. Helleputte, dans le parti indépendant, M. de Borchgrave, dans le parti libéral, MM. Buls, Arnould, Goblet, Vanderkindere, Prins.

Ne pourrait-on créer un collège du travail (comprenant les salariés vivant du travail de leurs mains), un collège du capital (comprenant les propriétaires, les agriculteurs, les commerçants, les industriels, les financiers), enfin un collège des sciences, des arts et des lettres ? Et même, faisant un pas de plus, ne pourrait-on permettre, dans chacune de ces trois grandes catégories d'électeurs, à tout groupe suffisamment important d'avoir sa part proportionnelle à son importance, des députés et des conseillers à élire ?

Quelles transformations profondes subiraient nos mœurs politiques, si pareille base était donnée à notre législation électorale ? La question cléricalo-libérale serait vite reléguée à l'arrière-plan ; les luttes des partis perdraient presque toute leur acuité ; les avocats cesseraient d'encombrer nos assemblées délibérantes, où ils tranchent, avec un aplomb étonnant, les questions d'hygiène, de travaux publics, d'industrie, de défense nationale et mille autres pour lesquelles leur incompétence est néanmoins manifeste ; l'industrie serait représentée par des industriels ; le commerce par des commerçants ; la propriété agricole par des agriculteurs ; la science par des avocats, des médecins, des hommes de lettres, des artistes, des savants ; le travail par les plus éclairés des ouvriers.

Ceux qui hésitent aujourd'hui à appeler les ouvriers dans les comices électoraux redoutent de les voir, au moyen du grand nombre de suffrages dont ils disposeraient, devenir tout dans l'Etat, suivant la formule socialiste. La représentation des intérêts pare à ce danger.

Et que veulent les travailleurs ? Faire entendre leur voix au sein des assemblées délibérantes, y être représentés par des hommes vivant de leur vie, ayant les mêmes occupations, les mêmes aspirations, les mêmes besoins, les mêmes intérêts qu'eux. Quel système électoral réalisera leurs desiderata mieux que la représentation des intérêts ? Certes, point le suffrage universel pur et simple, égalitaire, avec le vote par tête : qu'ils regardent, en effet, ce

qui se passe en France, où, après tant d'années de mise en pratique, il donne à la *population ouvrière* deux députés ouvriers seulement.

Quand l'élu sera de la classe de ceux qui l'auront choisi, il aura un programme net et précis, il saura exactement ce qu'on attend de lui, il échappera à ces mille influences mesquines dont dépend aujourd'hui le résultat des scrutins et qui l'obligent souvent à n'être rien, s'il tient à ne point froisser l'un des intérêts contradictoires qu'il représente en même temps. D'autre part, ceux qui auront à désigner un mandataire seront mieux en situation de peser les titres des candidats qui solliciteront leurs suffrages. Et nos assemblées délibérantes, composées uniquement de ceux que leurs pairs—les meilleurs juges—auront estimés les plus dignes de les représenter, ne compteront plus, à de rares exceptions près, que des hommes de réelle valeur.

La représentation des intérêts—il importe de le faire remarquer—peut s'adapter à tous les systèmes électoraux qui se disputent actuellement la faveur publique. Que le corps électoral comprenne tous les citoyens majeurs indistinctement ou seulement soit les censitaires, soit les capacitaires, soit les occupants d'une maison, d'un appartement ou d'une terre, peu importe, toujours peut-il être fractionné en diverses catégories d'électeurs, selon les intérêts spéciaux que ceux-ci incarnent.

Les doctrines individualistes ont, depuis un siècle, envahi tous les domaines, bouleversant tout, éparpillant toutes les forces sociales sur leur passage.

Formidable est, sur le terrain économique, le mouvement de réaction qui s'opère sous nos yeux et qui, par une poussée irrésistible, entraînera dans des milliers d'associations diverses jusques au dernier des salariés, comme jusques au dernier des patrons.

La réaction franchira-t-elle les confins du domaine politique?

Tôt ou tard, oui.

Car—on le disait récemment—la société est une grande fédération de forces sociales et d'intérêts sociaux. Ces forces, ces intérêts sont comme la membrure organique de toute nation; ils sont en quelque sorte ses nerfs et ses muscles. De même qu'on bâtit, non sur le sable mouvant, mais sur des fondements solides, de même faut-il assurer,

“ Choisissez : la journée de huit heures de travail, ou la grève générale ; le suffrage universel, ou la grève générale ; la république, ou la grève générale ; la révolution ou la grève générale ; l'anarchie, ou la grève générale ; le nihilisme, ou...”

Les vrais (!) socialistes ne sont qu'une poignée. Les autres, c'est le troupeau de moutons qui suit en bêlant.

“ Les gens faibles sont une peste publique ; ils grossissent le parti des méchants.”

Que c'est bien cela !

Ah ! si les bons ouvriers relevaient la tête !

Et si on les aidait !

On peut les comparer aux plantes grimpantes : dépourvues de tuteurs, elles rampent et pourrissent.

Aux chefs d'industrie à leur servir de soutien.

A eux à former de bons cadres, des brigades de travailleurs éprouvés, des corps d'élites engagés par contrat de plus longue durée et mieux payés.

Dès lors, les meneurs opéreraient dans le vide.”

Il y a beaucoup de vrai dans ce que dit notre confrère.

En effet, comme il le constate, les socialistes s'agitent démesurément, ils ont le verbe très haut (quoique fort peu nombreux en réalité) et cela, parce qu'ils sont suivis d'une tourbe considérable de badauds et de peureux. Supprimez quelques meneurs, et le socialisme sera immédiatement décapité, réduit presque à rien.

Mais, hélas ! il renaîtrait vite de ses cendres.

Non pas que ses principes soient l'expression de la vérité économique, non pas que les masses soient pénétrées de ses doctrines.

Uniquement, parce que notre état social n'est pas absolument ce qu'il devrait être. Parce que les règles de la justice, tout autant que celles de la charité, sont souvent oubliées—sinon méconnues—dans l'organisation du travail et la répartition des bénéfices de la production. Parce que le sort des classes laborieuses laisse, à la veille du XXe siècle, plus peut-être à désirer qu'en plein moyen âge.

Certes, il est bon—et il faut—que les patrons se rapprochent davantage de leurs ouvriers, que le *capital* et le *travail* entretiennent des rapports plus cordiaux, que le

Nous sommes de leur avis.

Le tort des véritables amis du peuple, des démocrates dans le bon sens du mot, c'est de taire cette vérité.

Les révolutionnaires, eux, vont la répétant, la proclamant sur tous les tons, mais avec force exagérations. Et, ils profitent de ce qu'il y a de manifestement fondé dans certaines de leurs revendications tant pour en formuler cent autres, marquées au coin de l'injustice, que pour se créer une popularité parfois redoutable.

Ainsi encore ils parviennent à exciter contre ceux qui possèdent la haine des déshérités, et, mettant en œuvre de diaboliques habiletés, à exploiter, au profit de leurs intérêts et de leurs ambitions personnelles, les colères qu'ils font germer dans le cœur du peuple travailleur, les crimes même dont ils sont les instigateurs—tels ceux de la Commune de Paris, en 1871.

La meilleure façon de faire rentrer dans la poussière ces démagogues dangereux, la meilleure manière de leur enlever le prestige dont—pourquoi se le dissimuler ?—ils jouissent au sein d'une partie de la classe ouvrière, c'est de déclarer tout haut le mal que l'on pense de la société contemporaine ; c'est d'obliger la bourgeoisie et les riches—ceux qui lisent ou écoutent—à mettre le doigt sur les plaies sociales ; c'est de leur dire carrément, comme les démocrates du dernier Congrès de Liège : il faut remanier à fond l'organisation du travail, la loi—une législation internationale—aidant, à la condition d'ailleurs de ne point toucher—comme le réclament les socialistes—aux principes essentiels de toute société civilisée : à la famille d'abord, puis à ce que les Allemands appellent les *droits dérivés du droit à l'existence*, parmi lesquels figure, en première ligne, le droit de propriété.

Jos. HOYOIS

AVIS

Afin d'assurer un service plus régulier de notre journal aux abonnés de Québec, nous avons décidé d'en confier la distribution aux autorités postales. Nous avons à payer en conséquence $\frac{1}{2}$ cent par

“ doute nullement que ce petit grain ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toute part.”

C'était comme si le Père eût voulu dire, ajoute M. Dollier de Casson, qui nous a conservé ces paroles : “ Le ciel ne commence présentement son ouvrage que par une quarantaine d'hommes : sachez qu'il a bien d'autres desseins. Vos cœurs ne peuvent suffire pour lui rendre les louanges qu'il prétend recevoir dans ce lieu : mais il les multipliera en remplissant de peuple toute l'étendue de ces contrées dont nous prenons possession de sa part en lui offrant ce divin sacrifice.”

La prédiction du pieux jésuite s'est vérifiée à la lettre.

Peu de villes, dans l'histoire, peuvent se flatter d'avoir eu des origines aussi pures, un berceau aussi glorieux, un développement aussi régulier et cependant aussi merveilleusement rapide que celle qui fut fondée sur nos rives en 1642, et placée dès lors sous la protection de Marie.

Des événements d'un caractère surnaturel avaient groupé autour du vénéré fondateur de Saint-Sulpice, dans une même pensée de zèle et de dévouement, les pieux personnages qui composèrent la Compagnie de Montréal ; et leurs actes, non moins que leur langage, attestent qu'en établissant la colonie de Ville-Marie, ils n'étaient poussés que par le désir de procurer l'extension du règne de Jésus-Christ.

Les obstacles, les oppositions même qui avaient dès le début menacé d'arrêter l'entreprise, avaient été écartés par le désintéressement le plus complet des premiers fondateurs ; leur courage et leur piété échurent en héritage aux continuateurs de cette œuvre, bénie par le pape Urbain VIII, et qui s'épanouit d'elle-même sous l'influence de la protection manifeste du ciel.

Depuis le 18 mai 1642, jour où pour la première fois s'offrait le saint sacrifice de la messe, l'Auguste Sacrement n'a pas cessé un instant de résider à Ville-Marie, dont les progrès religieux et matériels sont venus chaque année agrandir et consolider les assises, et accroître les richesses.

Les épreuves ménagées de temps à autre par la main de Dieu, et qui parfois furent bien douloureuses, ne purent ralentir d'une

Les doctrines individualistes ont, depuis un siècle, envahi tous les domaines, bouleversant tout, éparpillant toutes les forces sociales sur leur passage.

Formidable est, sur le terrain économique, le mouvement de réaction qui s'opère sous nos yeux et qui, par une poussée irrésistible, entraînera dans des milliers d'associations diverses jusques au dernier des salariés, comme jusques au dernier des patrons.

La réaction franchira-t-elle les confins du domaine politique?

Tôt ou tard, oui.

Car—on le disait récemment— la société est une grande fédération de forces sociales et d'intérêts sociaux. Ces forces, ces intérêts sont comme la membrure organique de toute nation; ils sont en quelque sorte ses nerfs et ses muscles. De même qu'on bâtit, non sur le sable mouvant, mais sur des fondements solides, de même faut-il assurer, dans chaque nation, la représentation, non d'une impalpable poussière, mais bien des grandes forces qui la constituent. Alors seulement on fait une œuvre durable et féconde. Or, c'est ce que les gouvernants— et le peuple—finissent toujours par comprendre et par vouloir.

Ajoutons-le, bien entendue, bien pratiquée, généralisée, la représentation des intérêts serait le grand instrument de cette réorganisation sociale qu'appellent de leurs vœux ardents les meilleurs des économistes et des penseurs.

Jos. Hoyois.

LE BON COMBAT Contre le SOCIALISME

(De La Voix de l'Ouvrier, Bruxelles)

Nous lisons l'autre jour, dans la *Gazette de Liège*, les lignes suivantes :

“ Les socialistes réunissent des congrès par-ci, des congrès par-là, tiennent des meetings en tous parages et annoncent des conférences pour “ partout ailleurs.”

Ce qu'ils veulent? C'est trop long à détailler, ou plutôt c'est vite dit : c'est la suprématie absolue et universelle... pour leurs chefs actuels, en attendant que ceux-ci s'entre-dévorent.

C'est la menace à la bouche qu'ils parlent. Ecoutez-les.

le socialisme sera immédiatement décapité, réduit presque à rien.

Mais, hélas! il renaîtrait vite de ses cendres.

Non pas que ses principes soient l'expression de la vérité économique, non pas que les masses soient pénétrées de ses doctrines.

Uniquement, parce que notre état social n'est pas absolument ce qu'il devrait être. Parce que les règles de la justice, tout autant que celles de la charité, sont souvent oubliées—sinon méconnues—dans l'organisation du travail et la répartition des bénéfices de la production. Parce que le sort des classes laborieuses laisse, à la veille du XXe siècle, plus peut-être à désirer qu'en plein moyen âge.

Certes, il est bon—et il faut—que les patrons se rapprochent davantage de leurs ouvriers, que le *capital* et le *travail* entretiennent des rapports, plus cordiaux, que le chef d'industrie soit à ses ouvriers, comme le tuteur est à la plante, un soutien efficace.

Mais, quand cela sera, supposez que de nouveaux meneurs socialistes surgissent, leur voix resterait-elle sans écho?

“ Oui, dit-on, alors les meneurs opéreraient dans le vide.”

Nous n'en croyons rien.

Et cet optimisme nous fait peur. Trop d'économistes, trop de philosophes, trop de démocrates—*en chambre*— le partagent. Ainsi ils s'endorment, et endorment les autres, dans une quiétude pleine de périls.

Qu'ils aillent donc voir le pauvre chez lui, qu'ils étudient sa vie au jour le jour; dans le milieu où se déroule son existence laborieuse, et non de loin, les pieds sur les chenêts.

Puis, qu'ils reviennent nous dire si quelques réformes à l'eau de rose suffiraient pour réaliser, entre toutes les classes sociales, cette fraternité que le Christ prêchait, il y a près de 2000 ans.

Ceux qui vont plus au fond des choses—les Manning, les de Mun, les Winterer, les Decurtius, pour ne citer que ceux-là—ne les voient pas du même œil. Ils ne se bornent point à demander quelques légères modifications dans le fonctionnement des rouages économiques contemporains. A leurs yeux, la machine sociale tout entière est assez mal construite; les pièces essentielles en sont mauvaises ou mal jointes et une refonte de la plupart d'entre elles s'impose.

dition d'ailleurs de ne point toucher—comme le réclament les socialistes—aux principes essentiels de toute société civilisée : à la famille d'abord, puis à ce que les Allemands appellent les *droits dérivés du droit à l'existence*, parmi lesquels figure, en première ligne, le droit de propriété.

Jos. Hoyois

AVIS

Afin d'assurer un service plus régulier de notre journal aux abonnés de Québec, nous avons décidé d'en confier la distribution aux autorités postales. Nous avons à payer en conséquence $\frac{1}{2}$ cent par chaque copie délivrée en cette ville, soit annuellement 25 cts par chaque abonné. Pour cette raison, nous sommes forcés de demander aux membres des sociétés de bienfaisance de Québec \$0.75 par an, au lieu de 50 cts.

LE 250e ANNIVERSAIRE

DE

VILLE-MARIE

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* de Montréal :

Le 18 mai 1842, après neuf jours de navigation, M. Paul de Chomedey de Maisonneuve arrivait de Québec au lieu appelé depuis Montréal, pour y établir la colonie dont il était le chef.

Par les soins de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, un autel fut bientôt dressé sur le rivage; le P. Vimont qui accompagnait l'expédition, entonna le *Veni Creator*, et chanta la messe. Il fit aussi une instruction au cours de laquelle il prononça ces remarquables paroles : “ Ce que vous voyez ici, Messieurs, n'est qu'un grain de senevé; mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre; oui, je ne

regne de Jésus-Christ.

Les obstacles, les oppositions même qui avaient dès le début menacé d'arrêter l'entreprise, avaient été écartés par le désintéressement le plus complet des premiers fondateurs; leur courage et leur piété échurent en héritage aux continuateurs de cette œuvre, bénie par le pape Urbain VIII, et qui s'épanouit d'elle-même sous l'influence de la protection manifeste du ciel.

Depuis le 18 mai 1642, jour où pour la première fois s'offrait le saint sacrifice de la messe, l'Auguste Sacrement n'a pas cessé un instant de résider à Ville-Marie, dont les progrès religieux et matériels sont venus chaque année agrandir et consolider les assises, et accroître les richesses.

Les épreuves ménagées de temps à autre par la main de Dieu, et qui parfois furent bien douloureuses, ne purent ralentir d'une manière sensible la marche régulière de notre cité dans la voie de la prospérité. La progression constante de la population, l'élargissement périodique des limites, les conquêtes de l'industrie, l'activité du commerce, en un mot toutes les améliorations matérielles ont été accompagnées d'un progrès au moins égal pour les œuvres religieuses; des institutions en grand nombre sont venues s'implanter tour à tour dans la terre féconde de Ville Marie, pour exercer le ministère des âmes, travailler à l'éducation de la jeunesse, soulager l'infortune, ou même pratiquer d'une manière sublime, pour la protection commune, la prière et la pénitence dans les exercices de la vie contemplative.

Les deux ordres religieux et civil se sont prêtés mutuellement un concours efficace pour faire de Montréal la ville populeuse, prospère et profondément chrétienne que l'on admire aujourd'hui.

Après deux siècles et demi d'existence, Montréal peut réclamer le titre assurément très enviable de métropole commerciale du Canada; il lui est assuré en effet par la manière étonnante dont elle a su profiter de sa position géographique, qui en fait le centre incontesté de tout le Dominion; mais il n'est que juste d'ajouter qu'elle mérite aussi bien le nom de Rome de l'Amérique, qui lui a été donné à cause de ses églises, de ses monastères, de ses établissements de charité, d'éducation et de retraite—leur nombre et leur importance font voir que la ville de Montréal, fondée dans des vues et par des moyens essentiellement reli-

gioux a fidèlement, jusqu'à ce jour, conservé le cachet imprimé à son origine.

L'année prochaine verra donc le 250e anniversaire de la fondation de Montréal ; il importe de le célébrer avec tout l'éclat et la solennité qu'il mérite. Pour cela, il est de toute nécessité que cette célébration elle-même revête entièrement la signification qui lui appartient, et qu'elle se fasse sous les auspices de la Religion qui a présidé avec tant d'amour à la naissance et au développement de Ville-Marie. Ce sera d'ailleurs le moyen d'assurer des fêtes plus grandioses, dont les résultats seront plus avantageux et le souvenir plus durable.

C. M. B. A.



GRANDE CÉLÉBRATION

BROCKVILLE ONT.

Le Dimanche 26 avril dernier la branche 43 de Brockville, Ont. célébrait le cinquième anniversaire de sa fondation d'une manière vraiment grandiose.

La branche 43 organisée depuis cinq ans seulement comptait déjà près de cent membres, elle occupe pour ses séances des appartements des mieux appropriés, l'antichambre est disposée de manière à donner aux membres tout le confort désirable à ceux qui désirent s'y rencontrer en d'autre temps que celui des séances. Une bibliothèque considérable offre aux membres l'occasion de connaître les meilleurs auteurs d'ouvrages sur les sciences, l'histoire, l'économie sociale, etc. La salle des séances est grande, bien éclairée et meublée et décorée avec richesse et bon goût. En justice et en droit nous devons offrir des louanges aux frères O. K., Frazer et Brown dont l'énergie et l'activité, admirablement bien secondées d'ailleurs par le dévouement des autres membres, ont su faire de la branche 43 l'une des divisions

rosiers de Morrisburg, Holland de Ogdensburg, N. Y., Delaney de Prescott, S. Choquette d'Ottawa, McDonald de Cornwall et Dohency de Montréal.

Dès 9 hrs du matin, la boutonnière ornée de frais et parfumés boutons de rose, (gracieusement offerts par le comité de réception), les membres visiteurs se réunissaient à la salle de la branche pour se rendre en corps avec les membres de la branche à la grand'messe à l'église St. François Xavier. Le défilé comptait près de trois cents membres.

A l'église les meilleurs sièges avaient été réservés pour ceux faisant partie de la procession.

L'autel orné avec goût était brillamment illuminé. Le saint sacrifice fut offert par le Rév. Messire J. J. Collins, curé, qui fit aussi le sermon de circonstance. Le savant abbé sut faire apprécier ses grandes qualités d'orateur sacré et de pasteur vraiment dévoué. Il fit précéder son sermon d'une chaleureuse exhortation à ses paroissiens, les invitant, les pressant de joindre la C. M. B. A. Il insista surtout sur le grand avantage qui leur serait offert dans l'après-midi d'assister à une assemblée publique où il leur serait donné des renseignements et explications sur l'association.

La partie musicale de la messe fut bien ce qu'il nous avait encore été donné d'entendre de mieux. Le chœur sous la direction habile de Melle W. Braniff, organiste, rendit à la perfection le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo* de la célèbre messe de Mercadante et le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* de la douzième messe de Mozart. Mlles Carrie Braniff, Maggie Webb, Poulin et Crowley, et MM. O. K. Frazer et E. W. Smith rendant avec talent les principales parties. Mlle Webb se distinguant surtout dans l'*Incarnatus est* et l'*Et unam sanctam*. L'*Ave Maria* de Gounod fut magistralement rendu par Mlle Carrie Braniff.

Après l'appel fait par le Rév. Messire Collins, l'assemblée publique de l'après-midi ne pouvait manquer d'être un succès. Aussi la salle, très grande pourtant, était-elle encore trop petite pour contenir le public anxieux d'entendre parler de la C. M. B. A.

M. S. J. Gash, président de la branche

missaire-ordonnateur, O.K. Frazer, secrétaire du comité, D. W. Downey, W. Braniff, P. J. Venney, C. J. Pepin, R. McNabb.

Leurs efforts ont été couronnés d'un succès complet, et la branche 43 de même que toutes les branches représentées, de fait la C. M. B. A. entière devra en retirer des avantages. Il serait vraiment à désirer que plus souvent il y eut de ces réunions ; les membres apprennent à s'y connaître et à discuter des questions d'un intérêt commun. L'exemple est là, qu'on le suive.

Cadeaux ! Cadeaux !

NOEL ET JOUR DE L'AN

Voulez-vous faire de gentilles et durables étrennes ? Allez visiter l'établissement du soussigné. C'est là que pour les

Cadeaux de Noël et du Jour de l'An.

vous trouverez à votre choix, LAMPES de toutes sortes, verreries de tous modèles, un bel assortiment d'ARGENTERIES, SERVICES A DINER à bon marché, SERVICES A THÉ EN PORCELAINES, SERVICES A DESSERT, VERRES A VIN ET CARAFFES, POTERIES D'ART, Mille variétés d'OBJETS DE FANTAISIE, etc., etc.

Grande Réduction dans les Prix, d'ici au 1er janvier 1891. Gros et Détail.

LOUIS BRUNEAU
95 RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH
QUEBEC.

[Téléphone 390]

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au gouvernement, de . . . 1,064,681.45
Montant d'assurances en force au Canada 14,320,863.00

BONS AGENTS demandés pour la cité et le district de Québec.

HOTEL RIENDEAU,

CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier, MONTREAL

Situation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à neuf. Menus variés et excellents.
Primeurs de toutes les saisons.
Vins, Liqueurs et Cigares de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

C. M. B. A.



Succursale 101, C. M. B. A. TROIS-RIVIERES, P. Q.

Les assemblées ont lieu, le premier et le troisième vendredi de chaque mois, dans la salle St-Joseph, à l'Hôtel-de-Ville, à 8 heures du soir.

Les officiers sont :

Aviseur spirituel :—Révd Messire F. X. Cloutier.
Président :—Charles-Dupont Hébert.
1er Vice-Président :—J. A. Lantier.
2e Vice-Président :—Philippe E. Panneton.
Secrétaire-Archiviste :—John O. Désilets.
Asst. - Sec. - Archiviste :—L. Ernest Trottier.
Secrétaire-Financier :—Napoléon Dagneau.
Trésorier :—G. Oscar Bailey.
Commissaire-Ordonnateur :—

La branche 43 organisée depuis cinq ans seulement compte déjà près de cent membres, elle occupe pour ses séances des appartements des mieux appropriés, l'antichambre est disposée de manière à donner aux membres tout le confort désirable à ceux qui désirent s'y rencontrer en d'autre temps que celui des séances. Une bibliothèque considérable offre aux membres l'occasion de connaître les meilleurs auteurs d'ouvrages sur les sciences, l'histoire, l'économie sociale, etc. La salle des séances est grande, bien éclairée et meublée et décorée avec richesse et bon goût. En justice et en droit nous devons offrir des louanges aux frères O. K. Frazer et Brown dont l'énergie et l'activité, admirablement bien secondées d'ailleurs par le dévouement des autres membres, ont su faire de la branche 43 l'une des divisions locales de la C. M. B. A., la mieux administrée et la plus prospère de la Province, peut-être même du Dominion.

Avec ces quelques notions sur les dispositions de nos frères de Brockville, nos lecteurs comprendront facilement que la célébration du 26 avril devait être un succès. Elle en fut un en effet.

Se rendant au désir des organisateurs, M. le Grand Président MacCabe et M. R. J. Dowdall président du comité des lois du grand conseil, avaient consenti à rehausser l'éclat de la fête par leur présence et à adresser la parole en cette occasion. Plusieurs députés des districts environnants s'étaient aussi rendus à l'invitation qui leur avait été faite, tandis que de nombreuses délégations étaient venues représenter treize des branches du grand conseil du Canada. Un grand nombre de nos frères d'Ogdensburg N. Y. s'étaient aussi fait un devoir de venir contribuer par leur présence au succès de la fête.

Les différentes branches représentées étaient les suivantes : 9, Kingston ; 16, Prescott ; 28, Ottawa ; 33, Morrisburg ; 34, Almonte ; 38, Cornwall ; 59, Ottawa ; 79, Guananoque ; 81 Smithsfall ; 86, Deseronto ;—Montréal et 146 Ogdensburg, N. Y.

Parmi les personnes présentes nous avons remarqué en outre du Grand Président du Conseil du Canada et du frère Dowdall d'Almonte, le Révérend Messire Collins, syndic de Brockville, le frère O. K. Frazer, syndic du Grand Conseil, les frères J. M. J. Behan, W. Braniff et Lassalle Gravelle, députés de districts, et les frères P. F. Hare de Guananoque, Ryan de Smithsfalls, Shannon de Kingston, Roach de Deseronto, Des-

Crede de la célèbre messe de Mercadante et le Sanctus et l'Agnus Dei de la douzième messe de Mozart. Mlles Carrie Braniff, Maggie Webb, Poulin et Crowley, et MM. O. K. Frazer et E. W. Smith rendant avec talent les principales parties. Mlle Webb se distinguant surtout dans l'Incarnatus est et l'Et unam sanctam. L'Ave Maria de Gounod fut magistralement rendu par Mlle Carrie Braniff.

Après l'appel fait par le Rév. Messire Collins, l'assemblée publique de l'après-midi ne pouvait manquer d'être un succès. Aussi la salle, très grande pourtant, était-elle encore trop petite pour contenir le public anxieux d'entendre parler de la C. M. B. A.

M. S. J. Gash, président de la branche 43, occupait le fauteuil, ayant à ses côtés l'abbé Collins, le Grand Président MacCabe et les officiers du Grand Conseil, les députés de districts et les présidents de branches présents. M. Le Grand Président, M. le président du comité des lois du Grand Conseil, R. J. Dowdall, M. le Grand Syndic Frazer, le frère Behan fondateur de la branche 43, adressèrent successivement la parole et surent bien faire voir tous les avantages à retirer en devenant membre d'une société comme la C. M. B. A. Société catholique, société de secours, société de charité chrétienne et en même temps société d'assurance incontestablement au meilleur marché. Le Rév. Messire Collins, les frères Holland, Roach et Gravelle surent aussi intéresser l'auditoire, en faisant ressortir quelques points saillants des avantages offerts par la C. M. B. A.

Avant la clôture de cette assemblée le frère D. W. Downey de Brockville proposa, dans des termes vraiment des mieux choisis, un vote de remerciement aux frères visiteurs. Le frère Braniff seconda cette motion en faisant un discours des mieux goûtés.

La célébration se termina par une assemblée privée pour les membres de Brockville et leurs visiteurs. Cette assemblée fut consacrée à l'étude des différents points de détails de la régie des branches, en assemblée et financièrement.

Honneur et félicitations aux membres de la branche 43 en général de même qu'à ses dévoués officiers. Honneur et félicitations en particulier aux messieurs dont les noms suivent et qui ont été infatigables dans l'organisation de cette fête : Les frères S. J. Gash, président ; J. E. Kavanaugh, com-

QUEBEC.

[Téléphone 390]

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au gouvernement, de . . . 1,064,681.45
Montant d'assurances en force au Canada 14,320,863.00

BONS AGENTS demandés pour la cité et le district de Québec.

S'adresser au soussigné :

DAVID SMITH,

Agent général,

Rue St-Pierre, Québec

5 juillet 1890. 1a

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT
SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

FUMEZ le CIGARE
C. M. B. A.

le troisième vendredi de chaque mois, dans la salle St-Joseph, à l'Hôtel-de-Ville, à 8 heures du soir.

Les officiers sont :

Aviseur spirituel :—Révd Messire F. X. Cloutier.

Président :—Charles-Dupont Hébert.

1er Vice-Président :—J. A. Lantier.

2e Vice-Président :—Philippe E. Pan-
neton.

Secrétaire-Archiviste :—John O. Désilets.

Asst. - Sec. - Archiviste :—L. Ernest
Trottier.

Secrétaire-Financier :—Napoléon Da-
gneau.

Trésorier :—G. Oscar Bailey.

Commissaire-Ordonnateur :—George
Leprohon.

Sentinelle :—Louis Dussault.

Chancelier pro tempore :—Eusèbe
Morrissette.

Syndics :—Eusèbe Morrissette, J. A.
Sauvageau, A. D. Bondy, Adélarde M.
Gauthier et Téléphore Lymburner.

CIGARE C. M. B. A.

Ce cigare a fait les délices des délégués de la convention du Grand Conseil de la C. M. B. A., tenue à Montréal, en septembre dernier. Les membres de la succursale 29, d'Ottawa, ont su l'apprécier lorsque M. le chevalier Campeau, délégué suprême, leur en a présenté des spécimens.

Bien que manufacturé au Canada, ce cigare ne contient que du PUR TABAC DE LA HAVANE. De tous les cigares à 5 cts, le cigare C. M. B. A. est assurément le meilleur.

Membres de la C. M. B. A., ce cigare vous est présenté par l'un des vôtres, par un frère ; veuillez donc lui faire un accueil FRATERNEL.

FRÈRES, veuillez bien choisir dans votre localité une maison de commerce recommandable qui se charge de la vente du cigare C. M. B. A., et faire connaître le nom de cette maison à la succursale No. 101, Trois-Rivières, ainsi qu'à moi-même.

EDOUARD MAILHIOT

Membre de la succursale No. 101.

13 déc., 6 m.

FRANK PENNEE

119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,

pour Québec et le District de

Québec, de la

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

TIRAGE BI-MENSUELS EN 1891.

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos clients qu'après le tirage du **13 MAI PROCHAIN**, deux Tirages auront lieu chaque mois, à commencer le **3 JUIN**, savoir :

3 et 17 Juin
1 " 15 Juillet
5 " 19 Août
2 " 16 Septembre

7 et 21 Octobre
4 " 18 Novembre
2 " 16 Décembre

Le Gérant,

S. E. LEFEBVRE.

Montréal, 16 avril 1891.

Bureaux : 81 Rue Saint-Jacques, Montréal, Canada.

VICTOR MARIER, AGENT

139, Rue d'Aiguillon, Québec.

DON BOSCO

: 000 : —

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accomplit d'innombrables prodiges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait.

Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco fut le fondateur et le père. Les récits sont en livre ou en brochure.

Liverpool & London & Globe

CONTRE

LE FEU ET SUR LA VIE

Bureau principal pour le Canada, Montréal

Hon. Henry Starnes, Président.

G. F. C. Smith, Principal Agent.

Bureau de Québec, - 75 rue Dalhousie

FONDS INVESTIS \$40,500,000

AU CANADA SEULEMENT 900,000

Cette compagnie prend des risques dans toutes les parties de la ville et des campagnes. Des Polices pour trois ans sont émises au taux de deux primes annuelles.

WM. M. MACPHERSON,

75, rue Dalhousie,
Québec.

5 juillet 1890. 1a

NOT R

IMPRIMERIE

BUREAUX ET ATELIERS

59 RU ST-JOS PH 59

A DEUX PAS DU

Bureau de POSTE St-Roch, QUÉBEC

SOUS le plus court délai et A DES PRIX MODÉRÉS nous exécutons toutes sortes d'ouvrages typographiques, tels que :

LIVRES,
PAMPHLETS,
FACTUMS,
BLANCS DE CHEQUES,
BLANCS DE BILLETS,
LITRES FONDAIRES,
CARTES D'AFFAIRES,
CIRCULAIRES,
TÊTE DE COMPTES
ETC., ETC., ETC

Nos CARACTÈRES sont tout neufs. Impression soignée et de belle apparence. Examinez le journal *L'Association*.



Nous imprimons à des taux spécialement réduits tous documents (Constitutions, Règlements, etc.) publiés par

C. M. B. A.



CATHOLIQUES, RALLIEZ-VOUS!

Ralliez-vous à la C. M. B. A. qui a reçu des plus hautes autorités ecclésiastiques cette

APPROBATION OFFICIELLE

Nous soussignés, avons donné notre sanction officielle à l'Association catholique de secours mutuel, connue sous le nom de la C. M. B. A., dont nous approuvons les principes et le fonctionnement, et nous avons autorisé l'établissement de succursales dans nos archidiocèses et diocèses respectifs.

† E. A. CARD. TACHÉREAU, Archev. de Québec ;
† C. E. FABRE, Archevêque de Montréal ;
† J. T. DUMAS, Archevêque d'Ottawa ;
† L. F. LAFLÈCHE, Evêque de Trois-Rivières ;
† L. Z. MORREAU, Evêque de Saint-Hyacinthe ;
† ANTOINE RAGINE, Evêque de Sherbrooke ;
† N. Z. LORRAIN, V. A. Ev. de Pembroke ;
† L. N. BÉGIN, Evêque de Chicoutimi ;
† EPIPHANE GRAVEL, Evêque de Nicolet ;

L'UNION FAIT LA FORCE

CATHOLIQUES RALLIEZ-VOUS

Ralliez-vous à vos frères de la

C. M. B. A.

Ce ralliement procure d'immenses avantages, et ne coûte que de légers déboursés, tels que :
Frais d'admission, y compris l'examen médical..... \$ 50
Contribution mensuelle, quelque soit l'âge..... 0 25
Contributions mortuaires varient suivant l'âge et coûtent aux sociétaires, par chaque année, mais réparties en plusieurs petits versements.

Pour 2,000 d'assurance.		Pour 1,000 d'assurance.	
De 18 à 25 ans,	environ \$16 00	environ \$ 8 00	
De 25 à 30 ans,	" 17 00	" 8 30	
De 30 à 35 ans,	" 19 00	" 9 40	
De 35 à 40 ans,	" 20 00	" 10 60	
De 40 à 45 ans,	" 23 00	" 12 00	
De 45 à 50 ans,	" 26 00	" 13 00	

— : 000 : —

L'on ne peut devenir membre de l'Association de secours mutuel avant l'âge de 18 ans ni après l'âge de 50 ans. Les primes n'augmentent pas avec l'âge de l'assuré ; l'échelle de cotisations fixées sur l'âge d'un membre à l'époque où il est admis reste toujours la même. Les cotisations prélevées de chaque membre sont fixées d'après un plan basé sur les calculs les mieux établis quant à la durée probable de l'existence et sur les principes les plus connus de l'assurance sur la vie. Voici près de quatorze ans que l'Association de secours mutuels existe, et néanmoins sa moyenne de décès n'est pas encore de 8 par 1,000 membres.

AUX CHEFS DE FAMILLES

ET A CEUX

QUI NE SONT PAS MEMBRES

Voulez-vous tolérer l'ignorance, la pauvreté, la misère, l'existence honteuse, l'ivrognerie et le crime ? désirez-vous voir vos coreligionnaires occuper les situations les plus basses de la société ?

DON BOSCO

: 000 :

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accompagna d'innombrables prodiges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait. Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco fut le fondateur et le père. Les récits que ce livre renferme sont donc parfaitement authentiques, et méritent une confiance absolue. On y lit conversions extraordinaires, guérisons inespérées, secours providentiels multipliés sous toute les formes, multiplication des pains et des hosties; on y voit un moribond sortir subitement du lit qu'il gardait depuis trois ans pour aller à la banque et en rapporter à Don Bosco une somme considérable qui était requise pour payer les ouvriers construisant l'église de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin. Et puis, en outre, les récits de vocations révélées et de mille autres merveilles de grâces sont semés à profusion, avec mention de l'année, du lieu et des personnes! Et tout cela est arrivé de nos jours! Non, la Vierge, mère de Dieu, n'est pas moins puissante ni moins bonne aujourd'hui, qu'au jour des noces de Cana, où, à sa voix, le divin Jésus transformait l'eau en vin exquis.

LA VIE DE DON BOSCO,

par le Docteur d'Espiney, a déjà été publiée à des milliers et des milliers d'exemplaires, mais cet ouvrage prend un regain d'actualité toute nouvelle, maintenant qu'il s'agit déjà de la cause de béatification de Don Bosco, mort seulement depuis un peu plus de trois ans. Aussi une **édition nouvelle, revue minutieusement et augmentée de plusieurs traits intéressants**, est actuellement sous presse, et l'IMPATIENCE avec laquelle elle est attendue fait penser qu'elle sera presque aussi vite épuisée que parue. Nous engageons donc nos lecteurs, qui la désirent, à adresser **DÈS MAINTENANT, et sans tarder**, leurs demandes.

Nous nous chargerons d'adresser immédiatement à l'Oratoire Salésien de Turin, la commande de toute personne qui nous fera parvenir par **MANDAT POSTAL** la somme de

\$ 0.90	pour	Une Copie
4.80	"	Six Copies
9.00	"	Douze Copies

☛ Cette édition se vend au profit des ORPHELINS de Don Bosco

P. MASSON,

Éditeur-Propriétaire de L'ASSOCIATION.

59 Rue St-Joseph, St-Roch, QUÉBEC.

Bureau de POSTE St-Roch, QUÉBEC

SOUS le plus court délai et A DES PRIX MODÉRÉS nous exécutons toutes sortes d'ouvrages typographiques, tels que :

LIVRES,
PAMPHLETS,
FACTUMS,
BLANCS DE CHEQUES,
BLANCS DE BILLETS,
LETTRES FUNÉRAIRES,
CARTES D'AFFAIRES,
CIRCULAIRES,
TÊTE DE COMPTES
ETC., ETC., ETC

Nos CARACTÈRES sont tout neufs. Impression soignée et de belle apparence. Examinez le journal *L'Association*.



Nous imprimons à des taux spécialement réduits tous documents (Constitutions, Règlements, etc.) publiés par des sociétés de bienveillance et de secours mutuel. Nous avons aussi un tarif très modique pour TOUTES publications entreprises par les séminaires, collèges, couvents, et par des membres du clergé.

PHILIPPE MASSON,
Imprimeur-Éditeur.

CIGARE C. M. B. A.

Ce cigare a fait les délices des délégués de la convention du Grand Conseil de la C. M. B. A., tenue à Montréal, en septembre dernier. Les membres de la succursale 29, d'Ottawa, ont su l'apprécier lorsque M. le chevalier Campeau, délégué suprême, leur en a présenté des spécimens.

Bien que manufacturé au Canada, ce cigare ne contient que du PUR TABAC DE LA HAVANE. De tous les cigares à 5 cts, le cigare C. M. B. A., est assurément le meilleur.

Membres de la C. M. B. A., ce cigare vous est présenté par l'un des vôtres, par un frère; veuillez donc lui faire un accueil FRATERNEL.

FRÈRES, veuillez bien choisir dans votre localité une maison de commerce recommandable qui se charge de la vente du cigare C. M. B. A., et faire connaître le nom de cette maison à la succursale No. 101, Trois-Rivières, ainsi qu'à moi-même.

EDOUARD MAILHOT

Membre de la succursale No. 101.

13 déc., 6 m.

FRANK PENNEE

119 RUE ST-PIERRE

Agent et Inspecteur,

pour Québec et le District de

Québec, de la

Canada Life Assurance Company

ET DE LA

Manufacturers' Accident Insurance Co

5 juillet 1890 1 an.

L'on ne peut devenir membre de l'Association de secours mutuel avant l'âge de 18 ans ni après l'âge de 50 ans. Les primes n'augmentent pas avec l'âge de l'assuré; l'échelle de cotisations fixées sur l'âge d'un membre à l'époque où il est admis reste toujours la même. Les cotisations prélevées de chaque membre sont fixées d'après un plan basé sur les calculs les mieux établis quant à la durée probable de l'existence et sur les principes les plus connus de l'assurance sur la vie. Voici près de quatorze ans que l'Association de secours mutuels existe, et néanmoins sa moyenne de décès n'est pas encore de 8 par 1,000 membres.

AUX CHEFS DE FAMILLES

ET A CEUX

QUI NE SONT PAS MEMBRES

Voulez-vous tolérer l'ignorance, la pauvreté, la misère, l'existence honteuse, l'ivrognerie et le crime? désirez-vous voir vos coreligionnaires occuper les situations les plus basses de la société? Dans ce cas ne vous agrégez pas à l'A. C. S. M. Mais si vous voulez le contraire, si vous aspirez à une vie tranquille et heureuse, si vous avez souci de l'avenir de votre famille, ne tardez pas à demander votre admission dans cette association par excellence: tandis que vous êtes en bonne santé, c'est le meilleur temps pour cela. A l'heure de votre mort ce sera pour vous une grande consolation de savoir que vous avez mis à l'abri de la misère cette épouse chérie que vous aviez promis à Dieu de protéger et ces chers petits enfants que la Providence vous a donnés pour embellir votre existence. L'Association Catholique de Secours Mutuel vous offre tous les avantages possibles: hâtez-vous d'en profiter avant d'arriver à l'âge où vous ne pourriez plus en faire partie. Vous êtes en excellente santé aujourd'hui, mais demain ne vous appartient pas. Ne voit-on pas assez souvent des hommes partir de leur demeure le matin en pleine jouissance de la vie, et y être ramenés morts avant la fin de la journée? Lisez les journaux et réfléchissez sérieusement au grand nombre de morts subites qui arrivent tous les jours, presque toutes les heures, même parmi vos parents et amis. Vous assurez votre maison, votre ménage, etc., afin de les remplacer s'ils deviennent la proie de l'incendie. Ne devez-vous pas encore plus assurer votre vie afin de pouvoir au moins laisser à votre famille les moyens de vivre, qui sans cela lui feraient peut-être défaut quand vous ne serez plus.

Pesez bien toutes ces considérations, lecteurs. Travaillez avec vos amis et vos voisins à des nouvelles succursales, ou bien tardez pas à vous faire admettre dans celles qui sont à votre portée. Vous, épouses et mères de famille qui êtes les plus intéressées, induisez vos époux et vos enfants à faire partie de cette association qui est strictement catholique et dans laquelle il n'est pas nécessaire d'avoir un mot de vase pour entrer comme dans toutes les sociétés secrètes dont elle a pour mission de combattre les effets pernicieux.

LA NEW YORK

ACTIF total au Canada, \$ 2,011,235.93
Y compris le dépôt au
gouvernement, de . . . 1,064,681.45
Montant d'assurances en
force au Canada 14,320,863.00

BONS AGENTS demandés pour la
cité et le district de Québec.

S'adresser au soussigné :

DAVID SMITH,

Agent général,

Rue St-Pierre, Québec

5 juillet 1890. 1a

HOTEL RIENDEAU,

CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier,
MONTREAL

Situation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à
neuf. Menus variés et excellents.
Primeurs de toutes les saisons.

Vins, Liqueurs et Cigares
de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

NEW - YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Cadeaux! Cadeaux! NOEL ET JOUR DE L'AN

Voulez-vous faire de gentilles et durables
étrennes? Allez visiter l'établissement du
soussigné. C'est là que pour les

Cadeaux de Noël et du Jour de l'An.

vous trouverez à votre choix, LAMPES de
toutes sortes, verreries de tous modèles, un
bel assortiment d'ARGENTERIES, SERVICES A
DINER à bon marché, SERVICES A THÉ EN
PORCELAINE, SERVICES A DESSERT, VERRES A
VIN ET CARAFFES, POTERIES D'ART, Mille
variétés D'OBJETS DE FANTAISIE, etc., etc.

Grande Réduction dans les Prix, d'ici au

1er janvier 1891. Gros et Détail.

LOUIS BRUNEAU

95 RUE ST-JOSEPH, ST-ROCH
QUEBEC.

[Téléphone 390]

C. M. B. A.



Succursale 101, C. M. B. A.

TROIS-RIVIERES, P. Q.

Les assemblées ont lieu, le premier et
le troisième vendredi de chaque mois,
dans la salle St-Joseph, à l'Hôtel-de-
Ville, à 8 heures du soir.

Les officiers sont :

Aviseur spirituel :—Révd Messire F.-
X. Cloutier.

Président :—Charles-Dupont Hébert.

1er Vice-Président :—J. A. Lantier.

2e Vice-Président :—Philippe E. Pan-
neton.

Secrétaire-Archiviste :—John O. Dé-
silets.

Asst. - Sec. - Archiviste :—L. Ernest
Trottier.

Secrétaire-Financier :—Napoléon Da-

NOTES DIVERSES

Dans une lettre publiée par les *Missions
catholiques*, Mgr de Courmont raconte le
voyage qu'il vient d'accomplir dans le Kili-
ma-Ndjora, entre Zanzibar et les grands
lacs. Parvenus aux deux montagnes qui
dominent tout le pays, le Kibo 6,000 mètres
et le Kima Wensé 5,200, les missionnaires
voulurent consacrer cette cime si majestueu-
se et si belle par quelque acte particulier
de religion.

“ Nous résolûmes d'aller aussi haut que
possible pour installer notre tente et l'autel
portatif et d'offrir le Saint Sacrifice pour
l'Afrique entière. A 2,900 mètres, point de
campement ordinaire des explorateurs, j'eus
la joie de célébrer la sainte messe en l'hon-
neur de l'Immaculée-Conception et de con-
sacrer à Notre Dame de Lourdes ces pics
neigeux du Kilima-Ndjora. Impossible, en
face de ce sommet tout blanc, dominant de
si haut ce qu'on a si bien nommé le noir
continent, de penser à autre mystère que
l'Immaculée-Conception. Impossible aussi
à des missionnaires français, sur les flancs
du géant afrscaïn, d'oublier les sites ravi-
sants des montagnes pyrénéennes, et Lour-
des et Massabielle, où ce mystère éclate
en guérisons plus merveilleuses que nos
neiges sous l'Equateur.

Tout le monde va à Rome même les
nègres. Une caravane de ces enfants de
l'Afrique centrale visitait les monuments
de la Ville éternelle, il y a peu de mois,
et était reçue en audience par Léon XIII.

L'un d'eux traduisait ainsi ses impres-
sions :

“ Notre cœur était dans la joie. Moi,
“ Léou, qui écris, j'éprouvai le même bon-
“ heur qu'au jour de mon baptême, qu'au
“ jour de ma confirmation et qu'aux jours
“ de communion, en me trouvant si près du
“ Chef de l'Eglise, du représentant de
“ Jésus-Christ lui-même. O mes amis, je
“ ne puis vous écrire tout ce que je sentais
“ dans le cœur ! Le Pape nous dit : Je
“ suis heureux de vous voir, et d'apprendre
“ que beaucoup de vos frères pratiquent
“ bien la religion. Pratiquez-la toujours
“ ainsi jusqu'à la mort.

Les jeunes auditeurs étaient bien faits
pour comprendre ce conseil. Un d'entre eux
avait eu le pied coupé par les persécuteurs.

“ Et l'Eternel a dit : *Ma voix traversera
les continents et les îles et les mers, ainsi
que je l'ai promis à mon peuple pour l'éter-
nité.* ”

C'est un nouvel exemple d'habitudes reli-
gieuses qui est donné par les Anglais à nos
gouvernants.

PAU.—On a eu à Pau l'idée absurde d'un
bal en faveur des Petites-Sœurs des Pau-
vres. A Naples, on avait eu le même pro-
jet, il y a quinze jours. Mais les Petites-
Sœurs ont déclaré qu'elles ne voulaient pas
d'argent ainsi recueilli, par un bal, en
Carême. Le bal a été décommandé et tous
les catholiques ont félicité les religieuses.

LES FÊTES DU CENTENAIRE DE SAINT BER-
NARD sont fixées au mois de juin prochain.
Elles s'ouvriront par un triduum solennel à
Dijon, les 14, 15 et 16. Les orateurs du
triduum seront : Mgr Gonindard, le R. P.
Didon et Mgr Perraud.

AU SÉMINAIRE FRANÇAIS.—Les PP. du
Saint-Esprit qui dirigent le Séminaire fran-
çais de Rome faisaient depuis longtemps
rebâtir leur séminaire, sur l'emplacement
du palais de la famille Pecci, à côté de
l'église de la Minerve. Ces bâtiments sont
achevés ; ils ont été inaugurés et bénits
solennellement le 19 mars, fête de saint
Joseph, au milieu de toute la colonie fran-
çaise accourue à Santa-Chiara.

UN CONSEIL MUNICIPAL OÙ L'ON PRIE—A
la séance d'installation du nouveau bourg-
mestre de Niewder Amitel (Hollande) ville
de 25,000 âmes, le conseil communal a com-
mencé la réunion par la PRIÈRE et le
nouveau maire a fait remarquer que si la
charge qu'on lui imposait était lourde, il
espérait par la grâce de Dieu, obtenue par
la prière, avoir les forces nécessaires pour
bien soigner les intérêts de la commune.

COURTE ET FRAPPANTE DÉMONSTRATION DE
L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.—On nous
rapporte ce fragment de l'allocution d'un
pieux aumônier de prison à ses paroissiens :

“ Mes bons amis ; quand vous étiez dans
le monde, vous avez sansdoute entendu dire
beaucoup de mal de la religion, vous en
avez peut-être dit vous-même ; il y a pour-
tant une chose certaine, c'est que si vous
aviez fait ce que la religion vous comman-
dait, vous ne seriez pas ici ! ”

Cette réflexion ne vaut-elle pas un long

neuf. Menus variés et excellents.
Primeurs de toutes les saisons.
Vins, Liqueurs et Cigares
de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1890—1a

NEW - YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et a leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances

souscrites \$1,119,088.00

Assurances en vigueur 405,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :
Bâtisse "NEW YORK LIFE,"
MONTREAL
DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY;

5 juillet 1890—1a

EXCELLENTE LUNETTES D'APPROCHE

Utilisables pour l'Astronomie

Fort grossissement.—Complètes avec pied

PRIX INOUI : 40 Fr. plus le port de 4 kilogrammes

S'adresser au *Journal du Ciel*, Cour de Rohan

PARIS

FUMEZ LE CIGARE

C. M. B. A.

Succursale 101, C. M. B. A.

TROIS-RIVIERES, P. Q.

Les assemblées ont lieu, le premier et le troisième vendredi de chaque mois, dans la salle St-Joseph, à l'Hôtel-de-Ville, à 8 heures du soir.

Les officiers sont :

Aviseur spirituel :—Révd Messire F.-X. Cloutier.

Président :—Charles-Dupont Hébert.

1er Vice-Président :—J. A. Lantier.

2e Vice-Président :—Philippe E. Paneton.

Secrétaire-Archiviste :—John O. Désilets.

Asst. - Sec. - Archiviste :—L. Ernest Trottier.

Secrétaire-Financier :—Napoléon Dagneau.

Trésorier :—G. Oscar Bailey.

Commissaire-Ordonnateur :—George Leprohon.

Sentinelle :—Louis Dussault.

Chancelier *pro tempore* :—Eusèbe Morrissette.

Syndics :—Eusèbe Morrissette, J. A. Sauvageau, A. D. Bondy, Adélarde M. Gauthier et Téléphore Lymburner.

HOTEL RIENDEAU

Cet hôtel, qui a acquis tant de titres à la popularité parmi le public voyageur, a été transporté de la rue Saint-Gabriel à la place Jacques-Cartier. L'hôtel Riendeau occupe aujourd'hui l'édifice connu autrefois sous le nom d'hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier.

M. Joseph Riendeau, en ouvrant ce nouvel établissement, s'est rendu aux exigences de sa clientèle qui se plaignait de l'exiguïté de l'ancien local. Le nouvel hôtel est situé sur le point le plus central de Montréal, à proximité de l'Hôtel-de-Ville, du palais de justice, des débarcadères des vapeurs de la compagnie R. & O. et de la gare du C.P.R. Les chambres sont spacieuses, meublées à neuf, bien aérées et pourvues de toutes les améliorations modernes pour le confort des occupants.

Quant à la table, qu'il nous suffise de dire que le menu est toujours préparé avec la variété et la recherche qui ont obtenu à Joseph Riendeau la renommée d'un maître d'hôtel de premier ordre. La cave de l'établissement est toujours pourvue de vins et de liqueurs de choix.

Une visite est sollicitée pour que le lecteur puisse se convaincre qu'il n'y a aucune exagération dans cette annonce.

les nègres. Une caravane de ces enfants de l'Afrique centrale visitait les monuments de la Ville éternelle, il y a peu de mois, et était reçue en audience par Léon XIII.

L'un d'eux traduisait ainsi ses impressions :

"Notre cœur était dans la joie. Moi, Léou, qui écris, j'éprouvai le même bonheur qu'au jour de mon baptême, qu'au jour de ma confirmation et qu'aux jours de communion, en me trouvant si près du Chef de l'Eglise, du représentant de Jésus-Christ lui-même. O mes amis, je ne puis vous écrire tout ce que je sentais dans le cœur ! Le Pape nous dit : Je suis heureux de vous voir, et d'apprendre que beaucoup de vos frères pratiquent bien la religion. Pratiquez-la toujours ainsi jusqu'à la mort.

Les jeunes auditeurs étaient bien faits pour comprendre ce conseil. Un d'entre eux avait eu le pied coupé par les persécuteurs. —D'où vient cela, dit le Pape en attirant l'enfant près de lui et en lui montrant ce pauvre membre mutilé, n'avais-tu pas été sage ?—J'étais sage, Saint-Père.—Et pourquoi t'a-t-on coupé le pied ?—Parce que je priais !—Raconte-moi donc cela, mon enfant.

Le jeune Congolais raconta son supplice avec tant de simplicité que les larmes jaillirent des yeux du Pape, et n'y tenant plus : "Je n'ai jamais embrassé un martyr," s'écria-t-il, mais je le ferai aujourd'hui." Et le chef de l'Eglise reçut le pauvre nègre dans ses bras.

ESPAGNE.—*Un diner maigre.*—Le ministre de France à Madrid et Mme Cambon offrant un diner, un vendredi, on eut le bon goût de faire un menu maigre. Il est vrai qu'en Espagne il leur eût été difficile de faire autrement, les invités se seraient mis en grève.

Le journal espagnol qui donne le menu ajoute en commentaire : "Si les radicaux français étaient avertis que l'ambassadeur de la République française à Madrid observe le maigre du vendredi, il faudrait entendre leurs récriminations !"

Les radicaux n'ont encore rien dit.

TÉLÉPHONE.— Dans les premiers jours d'avril, on a fait à Paris et à Londres l'inauguration du téléphone qui, dès maintenant met en communications ces deux capitales. Le premier message a été adressé par le prince de Galles au Président de la République. La phrase par laquelle ont débuté les relations, tirée, selon l'habitude britannique, de la Bible, était celle-ci :

UN CONSEIL MUNICIPAL où L'ON PRIE—A la séance d'installation du nouveau bourgmestre de Niewder Amitel (Hollande) ville de 25,000 âmes, le conseil communal a commencé la réunion par la PRIÈRE et le nouveau maire a fait remarquer que si la charge qu'on lui imposait était lourde, il espérait par la grâce de Dieu, obtenue par la prière, avoir les forces nécessaires pour bien soigner les intérêts de la commune.

COURTE ET FRAPPANTE DÉMONSTRATION DE L'EXCELLENCE DE LA RELIGION.—On nous rapporte ce fragment de l'allocution d'un pieux aumônier de prison à ses paroissiens :

"Mes bons amis ; quand vous étiez dans le monde, vous avez sans doute entendu dire beaucoup de mal de la religion, vous en avez peut-être dit vous-même ; il y a pourtant une chose certaine, c'est que si vous aviez fait ce que la religion vous commandait, vous ne seriez pas ici !"

Cette réflexion ne vaut-elle pas un long discours.

Il existe dans la cité de Sherbrooke, une société de colonisation qui a été fondée le 14 avril 1880 et reconnue par le gouvernement de Québec, le 8 mars 1881.

Depuis dix ans, cette société a dépensé pour son œuvre la jolie somme de \$15,663.14, consacrée à la construction de chapelles provisoires, et à l'ouverture des chemins dans les colonies des Townships de l'Est.

"Que faut-il faire," demande Monseigneur l'évêque de Sherbrooke dans une récente circulaire, "pour retenir au pays ceux de nos compatriotes que la nécessité et l'amour du changement poussent vers une terre étrangère ?"

Un des moyens les plus efficaces est assurément le succès des sociétés de colonisation. Encouragez cette œuvre, à la fois patriotique et religieuse, et les sacrifices faits dans ce but produiront des résultats heureux.

Un brillant avenir est réservé à notre pays. Voyez quels immenses territoires s'offrent à l'activité et à l'énergie de notre population ! Est-il un pays au monde où notre sainte religion jouisse d'une plus grande liberté, qui ait marché plus sûrement que le nôtre dans la voie du véritable progrès ? Quel changement pourrait donc tenter le peuple canadien ! Ne peut-il pas atteindre le but de ses nobles et légitimes aspirations, travailler en paix à l'agrandissement de son pays, en contribuant par son travail et son intelligence à fonder une grande nation dans l'Amérique du Nord.

GRANDES LEÇONS.— En moins d'une année, quatre grands ministres sont tombés

bruyamment du pouvoir : Bismarck, Lutz, Tisza et Crispi. Il y avait entre ces quatre hommes d'Etat un lien étroit, fort comme l'enfer : la haine de l'Eglise.

Le chancelier de fer a médité, préparé, exécuté le Kulturkampf prussien : M. de Lutz a ouvert la lutte au Reichstag en se faisant le promoteur du *Kanselparagraph*, et en même temps il inaugurait le Kulturkampf bavarois. En Hongrie, Tisza n'avait qu'un rêve, celui d'extirper le catholicisme, et sa politique néfaste a eu son contre coup jusqu'à Vienne. Quant à Crispi, il a agi envers l'Eglise comme s'il était le démon lui-même.

Ces persécuteurs se soutenaient et s'encourageaient mutuellement. Bismarck a élevé Lutz, entretenu les haines anticatholiques du calvaniste Tisza, et mis sur le pavoiis le franc-maçon Crispi.

Au moment où l'on s'y attendait le moins.

Les abonnés qui ont changé de domicile au premier de mai, sont priés de nous donner immédiatement leur nouvelle adresse.

GRAND PELERINAGE

DES

Canadiens-Français des
Etats-Unis,

A

LOURDES ET ROME

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la circulaire qui suit :

Lowell, Mass., 25 Avril 1891.

Philippe Masson, Ecr.,

L'Association, Québec.

CHER MONSIEUR,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que nous sommes à organiser un magnifique voyage à Paris, Lourdes, Rome et Londres.

Connaissant votre sincérité et votre dévouement à la grande cause Canadienne-Française aux Etats-Unis, nous n'hésitons pas à croire que vous vous empresserez de faire partie de ce mouvement national.

Les noms, prénoms, occupation et résidence de chaque excursionniste ou délégué seront inscrits en lettres d'or sur la deuxième reliure des magnifiques volumes du Guide Français des Etats-Unis, qui seront présentés à Sa Sainteté et au Président de la République Française.

L'itinéraire sera comme suit :

De New-York à Boulogne sur mer, à Paris, à Orléans, à Limoges, à Tarbes, à Lourdes, à Toulouse, à Marseille, à Nice, à Gênes, à Rome, à Naples, à Rome, à Florence, à Venise, à Milan, à Turin, à Lyon, à Paris, à Londres, à New-York.

Les pèlerins qui désireront, au retour de Rome, demeurer à Paris, seront libres d'y rester, car les billets de retour seront bons pour douze mois.

Comme vous le voyez, c'est le plus beau voyage qui se soit encore fait à de telles conditions et que l'on peut à bon droit considérer comme délégation officielle des Canadiens-Français des Etats-Unis auprès du St Siège. Nous espérons donc que vous en profiterez.

Les Dames ou Demoiselles qui désirent visiter les pieux Sanctuaires de Lourdes et de Rome, ne peuvent avoir une plus belle occasion.

Veillez nous dire de suite si vous en ferez partie, si non, s'il est probable que quelqu'un de votre localité ou quelques délégués de sociétés se joindront à nous.

Nous avons l'honneur d'être,

Monsieur,

Vos tout dévoués,

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS
FRANÇAISES
DES ETATS-UNIS.

PRIME DE L' " ASSOCIATION "

EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION

Chacun de nos ABONNÉS est prié de DÉCOUPER le *Présent avis*, et de le remettre à un établissement d'instruction de son choix. Il le prévendra qu'avec l'un de ces avis, découpé de l'*Association*, cet établissement peut demander à M. Joseph Vinot, officier de l'Instruction publique, Cour de Rohan, à Paris, de lui adresser *gratuitement*, pendant quelque temps, le *Journal du Ciel*, grand ouvrage d'astronomie élémentaire.



TIRAGE BI-MENSUELS EN 1891.

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos clients qu'après le tirage du **13 MAI PROCHAIN**, deux Tirages auront lieu **chaque mois**, à commencer le **3 JUIN**, savoir :

3 et 17 Juin

1 " 15 Juillet

5 " 19 Août

2 " 16^e Septembre

7 et 21 Octobre

4 " 18 Novembre

2 " 16 Décembre

Le Gérant,

S. E. LEFEBVRE.

Montréal, 16 avril 1891.

Bureaux : 81 Rue Saint-Jacques, Montréal, Canada.

VICTOR MARIER, AGENT

139, Rue d'Aiguillon, Québec.

DON BOSCO

: 000 :

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accomplit d'innombrables prodiges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait. Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco fut le fondateur et le père. Les récits que ce livre renferme sont donc parfaitement authentiques, et méritent une confiance absolue. On y lit conversions extraordinaires.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la circulaire qui suit :

Lowell, Mass., 25 Avril 1891.

Philippe Masson, Ecr.,

L'Association, Québec.

CHER MONSIEUR,

Nous avons le plaisir de vous annoncer que nous sommes à organiser un magnifique voyage à Paris, Lourdes, Rome et Londres.

Connaissant votre sincérité et votre dévouement à la grande cause Canadienne-Française aux Etats-Unis, nous n'hésitons pas à croire que vous vous empresserez de faire partie de ce mouvement national.

Le fait seul, pour nous Canadiens-Français des Etats-Unis, de se réunir en aussi grand nombre que possible et de se rendre à Rome pour présenter nos hommages à l'auguste Léon XIII, implorant en passant à Lourdes, pour l'illustre Pontife, et pour nous-mêmes les bénédictions et la protection de Marie Immaculée, doit être suffisant pour décider tous les vrais patriotes Canadiens-Français des Etats-Unis qui n'ont pas encore fait ce voyage, à se joindre à nous.

Nous sommes certains d'avance que vous comprenez toute l'étendue, toute la portée d'une démarche comme celle-ci et l'effet qu'elle devra produire sur le Pontife Roi, le Sacré Collège et en France, c'est pourquoi nous espérons que chaque paroisse canadienne aux Etats-Unis, chaque congrégation, chaque groupe, chaque société y sera représentée par un ou deux délégués.

Le But de cette excursion pèlerinage est de faire voir au monde entier ce que nous sommes, nous Canadiens des Etats Unis et de démontrer au Chef Suprême, surtout, notre attachement, notre vénération pour notre foi et lui soumettre nos aspirations.

Si vous ne pouvez pas venir vous-même, veuillez voir à ce que votre localité nomme quelqu'un qui puisse vous représenter dignement.

Encourager les sociétés de votre paroisse à envoyer un représentant et faites en sorte que tout le bien que l'on espère de cette démonstration se réalise.

Le départ aura lieu de New-York au commencement de juillet, probablement le 8 de ce mois, et les pèlerins seront de retour à la fin d'août.

Le prix du billet, qui comprendra tout, passage aller et retour, pension, promenades en voiture, à Paris et à Rome, en gondole à Venise, etc., etc., sera de \$350.

PRIME DE L' "ASSOCIATION"

EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION

Chacun de nos ABONNÉS est prié de DÉCOUPER le *Présent avis*, et de le remettre à un établissement d'instruction de son choix. Il le prévient qu'avec l'un de ces avis, découpé de l'*Association*, cet établissement peut demander à M. *Joseph Vinot*, officier de l'Instruction publique, Cour de Rohan, à Paris, de lui adresser *gratuitement*, pendant quelque temps, le *Journal du Ciel*, grand ouvrage d'astrologie élémentaire.

Notre imprimerie est maintenant installée au complet au poste occupé autrefois par MM. Ménéard & Turcotte, No 59 rue St-Joseph, vis-à-vis le bureau de poste de St-Roch de Québec.

L'on peut y faire exécuter tout genre quelconque d'impressions : livres, brochures, circulaires, factums, en-têtes de comptes, cartes d'affaires et de visites, blancs de pièces pour avocats et pour notaires, memorandums, etc., etc., etc.

Directeur-propriétaire :—
M. Philippe Masson, No. 59 rue St-Joseph, à St-Roch de Québec.

DON BOSCO

: 000 :

DON BOSCO, mort le 31 janvier 1888, c'est-à-dire il y a trois ans seulement, a été l'une des plus grandes merveilles de notre temps. Notre-Dame Auxiliatrice, dont il fut toute sa vie le dévot serviteur, en fit l'instrument tout spécial de son maternel amour pour les hommes, surtout pour les plus pauvres et les plus déshérités, et Celle qui nous adopta pour ses enfants au pied de la Croix de son Divin Fils mourant pour nous, se montra toujours attentive aux prières de Don Bosco et accomplit d'innombrables prodiges de miséricorde en faveur des âmes que son distingué serviteur lui recommandait. Grand nombre de ces prodiges, encore tout récents, sont racontés dans la vie de

DON BOSCO

par le Docteur D'Espiney, ouvrage approuvé par les Salésiens dont le vénéré Jean Bosco fut le fondateur et le père. Les récits que ce livre renferme sont donc parfaitement authentiques, et méritent une confiance absolue. On y lit conversions extraordinaires, guérisons inespérées, secours providentiels multipliés sous toute les formes, multiplication des pains et des hosties ; on y voit un moribond sortir subitement du lit qu'il gardait depuis trois ans pour aller à la banque et en rapporter à Don Bosco une somme considérable qui était requise pour payer les ouvriers construisant l'église de Notre-Dame Auxiliatrice à Turin. Et puis, en outre, les récits de vocations révélées et de mille autres merveilles de grâces sont semés à profusion, avec mention de l'année, du lieu et des personnes ! Et tout cela est arrivé de nos jours ! Non, la Vierge, mère de Dieu, n'est pas moins puissante et moins bonne aujourd'hui, qu'au jour des noces de Cana, où, à sa voix, le divin Jésus transmutait l'eau en vin exquis.

LA VIE DE DON BOSCO,

par le Docteur d'Espiney, a déjà été publiée à des milliers et des milliers d'exemplaires, mais cet ouvrage prend un regain d'actualité toute nouvelle, maintenant qu'il s'agit déjà de la cause de béatification de Don Bosco, mort seulement depuis un peu plus de trois ans. Aussi une **édition nouvelle**, revue minutieusement et AUGMENTÉE de plusieurs traits intéressants, est actuellement sous presse, et L'IMPATIENCE avec laquelle elle est attendue fait penser qu'elle sera presque aussi vite épuisée que parue. Nous engageons donc nos lecteurs, qui la désirent, à adresser DÈS MAINTENANT, et sans tarder, leurs demandes.

Nous nous chargerons d'adresser immédiatement à l'Oratoire Salésien de Turin, la commande de toute personne qui nous fera parvenir par MANDAT POSTAL la somme de

\$ 0.90	pour	Une Copie
4.80	"	Six Copies
9.00	"	Douze Copies

☞ Cette édition se vend au profit des ORPHELINS de Don Bosco

P. MASSON,

Éditeur-Propriétaire de L'ASSOCIATION.

59 Rue St-Joseph, St-Roch, QUÉBEC.

PHOTOGRAPHIES

AVANTAGES EXCEPTIONNELS

Offerts au public de la ville et de la campagne.

C'est avec un grand plaisir que nous annonçons à nos lecteurs et au public en général que M. Georges-Arthur GAUTHIER dit LAROUCHE, Professeur, chez les Frères de la Doctrine Chrétienne à Saint-Roch, s'étant muni de bons instruments photographiques, s'occupera plus que jamais de photographie comme amateur, promettant de donner pleine et entière satisfaction à tout le monde. Il recevra avec plaisir toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner d'ici au temps des vacances au

No 100 RUE DU PONT,

entre 11½ heures A. M. à 12½ heures P. M. et depuis 7½ heures P. M., M. GAUTHIER dit LAROUCHE, pendant les mois de Juillet et d'Août, travaillera dans les campagnes avec bonnes conditions.

HOTEL ST-LOUIS

(CI-DEVANT OCCUPÉ PAR M. JOSEPH RIENDEAU)

64 RUE ST-GABRIEL 64

MONTREAL

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM JOHN JOHNSON & Co., déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa, où il a tenu un hôtel qui figurait au premier rang parmi les établissements de ce genre.

La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons.

Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf, et dans lesquelles les voyageurs et les touristes jouissent de tout le confort désirable.

Le personnel est au grand complet et se distingue par une attention et une politesse tout à fait remarquables.

Vins,
Liqueurs,
Cigares,
Etc., Etc., Etc.,
Tous de premier choix

LE "SUN"

Compagnie d'Assurance sur la Vie,
du Canada

BUREAU PRINCIPAL

164 Rue St Jacques, Montréal.

M. LOUIS TESSIER,

GÉRANT A QUÉBEC.

67 RUE ST-PIERRE, QUÉBEC.

Le "SUN" est la seule Compagnie qui émet des polices absolument **sans conditions**. Elle paie les réclamations promptement **sans attendre 60 ou 90 jours**.

Aucune personne ne doit s'assurer à une Compagnie qui émet une police remplie de conditions et restrictions.

Toute personne doit lire sa police attentivement avant de l'accepter et de payer la prime, car dans quelques cas **déception est pratiquée**.

Assurez-vous au "SUN," car cette Compagnie vous émanera une police dans laquelle **il n'y aura aucune restriction vexatoire** en cas de SUICIDE, EMEUTE, GUERRE, DUEL, FELONIE, VOYAGE, CHANGEMENT D'OCCUPATION ET TRANSPORT DE POLICE, comme il s'en trouve dans les polices des autres Compagnies.

Le "SUN" a réalisé par ses Prêts et Placements depuis trois ans un intérêt d'une moyenne de **sept pour cent (7%)** étant le **taux le plus élevé** acquis par les Compagnies d'Assurance sur la Vie faisant affaires au Canada.

ROBERTSON MACAULAY, Ecr.

Président et Directeur-Gérant

12 juillet 1890

NEW-YORK LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU!



LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU ENFIN TROUVÉ!

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

guérit rapidement et promptement l'intempérance, l'abus de tout genre de liqueurs alcooliques. Le remède est si facile et de tout usage des liqueurs en raillant, une seule cuillère à thé fera disparaître complètement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Membres de la C. M. B. A., Forestiers catholiques, associés des Unions St-Joseph, St-Thomas, St-Pierre, St-Antoine de Padoue, Artisans Canadiens-Français de la cité de Montréal, membres de la Société Saint-Vincent de Paul et des autres sociétés catholiques de bienfaisance, notez bien ceci : à l'avenir, pour vous tous, le prix d'abonnement ne sera plus que d'UN ÉCU (\$0.50)

ESSAYEZ LE CIGARE

NUMÉRIQUE LE CIGARE

5

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. JOHN JOHNSON & CIE, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa, où il a tenu un hôtel qui figurait au premier rang parmi les établissements de ce genre.

La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons.

Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf, et dans lesquelles les voyageurs et les touristes jouissent de tout le confort désirable.

Le personnel est au grand complet et se distingue par une attention et une politesse tout à fait remarquables.

Vins,
Liqueurs,
Cigares,
Etc., Etc., Etc.,
Tous de premier choix

PLACE DES PLUS CENTRALES

J. JOHNSON & CIE,

64, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

6 sept.—1 a.

CIGARES ET BOISSONS
DE PREMIER CHOIX

REPAS A TOUTE HEURE

HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL HOTEL

— DU —

CLUB DE CHASSE ET DE PECHE

— DU —

CHEVAL DE MOINE

64, place Jacques-Cartier,

Félix LATRAVERSE

Montréal.

Propriétaire.

A deux pas du débarcadère des bateaux à vapeur.

Montréal, 5 juillet 1a

ASSURANCE

ROYALE CANADIENNE

FEU ET MARINE

THOMAS ROY, Gérant

Branche de Québec, Bureau :

119 RUE ST-PIERRE

BASSE-VILLE, QUEBEC.

5 juillet 1890—1a

d'une moyenne de sept pour cent (7 %) étant le taux le plus élevé acquis par les Compagnies d'Assurance sur la Vie faisant affaires au Canada.

ROBERTSON MACAULAY, Ecr.

Président et Directeur-Gérant

12 juillet 1890

NEW - YORK
LIFE

Cie. d'Assurance sur la Vie

Capitaux placés — \$105,000,000.00

Actif en Canada — \$ 2,011,235.93

Revenu total \$ 29,163,266.24

Payé aux porteurs de polices et à leurs ayants-droit 129,344,058.87

Nouvelles Assurances

souscrites \$1,119,088.00

Assurances en vigueur 45,601,970.00

MICHAUD, HUDON & DALY,

Agents généraux pour le département français.

BUREAU PRINCIPAL :

Bâtisse "NEW YORK LIFE,"
MONTREAL

DAVID BURKE,

Directeur général pour le Canada.

N. B.—Des personnes de tact et d'énergie peuvent se créer position lucrative, comme agents, en s'adressant à MM MICHAUD, HUDON & DALY.

5 juillet 1890—1a

EXCELLENTE
LUNETTES D'APPROCHE

Utilisables pour l'Astronomie

Fort grossissement.—Complètes avec pied

PRIX INOUI : 40 Fr. plus le

port de 4 kilogrammes

S'adresser au Journal du Ciel, Courde Rohan

PARIS

FUMEZ LE CIGARE

C. M. B. A.

St-Joseph, St-Thomas, St-Pierre, St-Antoine de Padoue, Artisans Canadiens-Français de la cité de Montréal, membres de la Société Saint-Vincent de Paul et des autres sociétés catholiques de bienfaisance, notez bien ceci : à l'avenir, pour vous tous, le prix d'abonnement ne sera plus que d'UN ÉCU (\$0.50) par an.

Veulez faire remise à M. P. Masson, directeur-proprétaire de l'ASSOCIATION, 59 rue St-Joseph, à St-Roch de Québec.

HOTEL RIENDEAU

Cet hôtel, qui a acquis tant de titres à la popularité parmi le public voyageur, a été transporté de la rue Saint-Gabriel à la place Jacques-Cartier. L'hôtel Riendeau occupe aujourd'hui l'édifice connu autrefois sous le nom d'hôtel Saint-Nicolas, place Jacques-Cartier.

M. Joseph Riendeau, en ouvrant ce nouvel établissement, s'est rendu aux exigences de sa clientèle qui se plaignait de l'exiguïté de l'ancien local. Le nouvel hôtel est situé sur le point le plus central de Montréal, à proximité de l'Hôtel-de-Ville, du palais de justice, des débarcadères des vapeurs de la compagnie R. & O. et de la gare du C.P.R. Les chambres sont spacieuses, meublées à neuf, bien aérées et pourvues de toutes les améliorations modernes pour le confort des occupants.

Quant à la table, qu'il nous suffise de dire que le menu est toujours préparé avec la variété et la recherche qui ont obtenu à Joseph Riendeau la renommée d'un maître d'hôtel de premier ordre. La cave de l'établissement est toujours pourvue de vins et de liqueurs de choix.

Une visite est sollicitée pour que le lecteur puisse se convaincre qu'il n'y a aucune exagération dans cette annonce.

CIGARE
C. M. B. A.

FEUILLETON

CONFESSIONS

D'UN OUVRIER

(suite)

X

Un jour surtout je rentrai plus aigri. J'avais passé trois heures chez l'avoué, qui causait avec des amis et que j'entendais rire, tandis que je me rongerais le cœur. Il avait fallu attendre la fin de leurs histoires plaisantes puis, quand mon tour était venu, j'avais trouvé un homme qui m'avait écouté en bâillant, qui ne savait rien de mon affaire, et m'avait renvoyé à son premier clerc alors absent. Je revenais donc gonflé de rancune contre les gens de justice, qui emmagasinent dans leurs cartons notre fortune, notre repos, notre honneur, et qui, le plus souvent, ne savent pas même ce qu'on leur a donné à garder. Pour m'achever, j'avais vu refuser le paiement de mon dernier billet !

Comme si tout devait irriter ma tristesse, je trouvai à Geneviève un air de fête. Elle rangeait en chantant, et me reçut par une exclamation joyeuse. Je lui demandai brusquement ce qu'il était arrivé d'heureux depuis mon départ, si nous avions reçu une succession d'Amérique. Elle répondit en plaisantant, me prit par le cou, et me conduisit en face de l'almanach suspendu contre la cheminée.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! vous ne voyez point la date, monsieur ! dit-elle gaiement ; c'est aujourd'hui le 25.

— Oui, répliquai-je en me dégageant avec humeur ; et bientôt ce sera le 30, jour d'échéance.

Que l'enfer confonde les billets et les almanachs !

Elle eut un air de douloureux étonnement.

— Qu'y a-t-il donc encore, Pierre-Henri ? reprit-elle inquiète ; avez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

— Je n'ai rien appris, comme d'habitude.

— Alors, reprit-elle en passant un bras sur le mien, remettons les inquiétudes à demain, et gardons ce jour-ci pour être heureux.

Je la regardai de manière à lui prouver que je ne comprenais pas.

— Allons, vilain homme ? dit-elle d'un ton de bouderie amicale, ne savez-vous donc

avez été tourmenté tout le jour, pauvre homme, et vous me revenez outré ; mais oubliez pour aujourd'hui les affaires, et ne pensez qu'à ceux qui vous aiment.

J'allais peut-être faire ce qu'elle demandait, car sa voix m'avait remué le cœur, quand on frappa à la porte ; un sergent de ville entra.

— Pardon, dit-il poliment ; je suis monté parce que vous êtes en contravention et que je dois vous dénoncer procès-verbal, rapport au pot de fleurs de votre fenêtre.

J'allais répondre qu'il y avait erreur, lorsque Geneviève courut à la croisée et en retira précipitamment une giroflée encore enveloppée de sa feuille de papier blanc.

Elle déclara qu'elle venait de l'acheter et de la déposer à cette place, où elle était retenue par plusieurs barreaux. L'homme de police écouta patiemment toutes ses explications ; mais, après avoir constaté ce qu'il appelait le corps du délit, il prit nos noms, et nos prénoms, avertit que nous aurions à nous présenter au tribunal pour payer l'amende, et se retira en saluant.

Cette interruption inattendue et la perspective des nouveaux frais auxquels nous allions être condamnés, arrêtaient brusquement mon retour de bonne humeur. Quand Geneviève voulut me parler, je me levai exaspéré, en maudissant le caprice qui venait ainsi s'ajouter à notre misère. Je me promenais à grands pas j'élevais la voix, je m'animais de mes propres paroles, tandis que la femme, pâle et tremblante, me regardait sans rien dire. J'avais éclaté quand elle s'était efforcée de parler, et son silence augmenta ma colère ! Hors de moi, je saisis la fleur, cause première de ce débat, et je courais à la fenêtre pour la lancer dans la rue, quand un cri de Geneviève m'arrêta. La pauvre femme était près du berceau de l'enfant que je venais d'éveiller ; elle le pressait d'un bras contre sa poitrine, et son autre main était tendue vers moi.

— Ne la brise pas, Pierre-Henri, me dit-elle d'une voix que je n'oublierai jamais, c'est la fleur de notre anniversaire !

Je gardais la giroflée entre mes mains, hésitant sur ce que je devais faire. Je me rappelai alors que tous les ans à pareille époque, Geneviève avait célébré la date de notre mariage par l'achat d'une de ces fleurs que ma mère cultivait au Bois-Riant. A cette pensée je sentis une secousse au dedans ; toute ma colère tomba d'un seul

trouvai arrêté parmi ces pauvres diables qui mangent leur pain sec à la fumée d'un rôti qu'on leur promet sans cesse et qui tourne toujours ; j'employais le présent à faire queue à la porte de l'avenir.

Par surcroît, l'enfant tomba très-malade ; j'étais forcé d'aller à mes affaires et de laisser tous les soins à Geneviève ; mais au premier moment de liberté, je revenais en courant. Le mal ne diminuant pas, au contraire ! j'entendais les plaintes de la pauvre créature et sa respiration étouffée. Quand sa mère, ou moi, nous nous penchions sur son lit, il nous tendait ses petites mains, et nous regardait d'un air suppliant ; il avait l'air de nous demander grâce. Habitué à tout recevoir de nous, il croyait que nous pouvions lui rendre la santé ! Notre voix, nos caresses, l'encourageaient un moment, puis la souffrance reprenait le dessus ; il nous repoussait, il semblait nous faire des reproches, il tordait ses petits membres avec des cris qui nous fendaient le cœur. D'abord j'avais combattu les craintes de la mère ; mais, à la longue, je ne me sentais plus capable de lui rien dire ; je restais là, les bras croisés, mécontent de son désespoir qui augmentait le mien, et n'ayant point la force de lui donner de l'espérance. Le médecin d'ailleurs ne se prononçait pas : il venait au berceau de l'enfant, l'examinait à la hâte, ordonnait ce qu'il fallait faire, puis disparaissait, sans un mot de consolation ; on eût dit un architecte visitant du mortier et des moellons. Quelquefois j'aurais voulu l'arrêter par les deux bras et lui crier de parler, de nous ôter l'illusion ou le souci : mais je n'en avais même pas le loisir ; ce qui était pour nous la source de tant d'angoisses, n'était pour lui qu'un emploi de journée !

Oh ! les tristes heures, mon Dieu ! passées près de ce petit lit ! quelles longues et froides nuits ? comme j'ai désiré de fois pouvoir hâter le temps, arriver tout de suite au fond de mon malheur ! Depuis, je me rappelle avoir lu que c'était encore là un bienfait de Dieu. En nous faisant traverser tant d'angoisses, il nous rend moins sensible au dernier coup ; la douleur de l'attente nous le fait désirable, notre pensée court à sa rencontre, et quand il nous atteint, nous l'acceptons comme un soulagement.

Après une maladie de quinze jours, l'enfant mourut ! J'y étais préparé, mais il ne parut point que Geneviève le fut ! Le

habitat de Louviers. Il descendait de diligence, et venait nous demander à dîner.

Dès le premier coup d'œil, je trouvais en lui un changement. Il parlait aussi volontiers et aussi fort que jamais ; il riait à tout propos, ne pouvait tenir en place, et faisait plus de questions qu'il n'attendait de réponses ; mais tout ce mouvement et tout ce bruit paraissaient forcés ; sa gaieté avait la fièvre ; à peine s'il nous dit quelques mots sur la mort de notre enfant ; quand je voulus lui parler de mes affaires, il m'interrompit pour causer des siennes. Il apportait des notes et des mémoires qu'il m'expliqua en me priant de mettre le tout en ordre. Bien que ses manières m'eussent un peu refroidi, je fis ce qu'il désirait. Pendant ce travail, Mauricet parcourait la chambre, les mains dans les poches, et sifflottant tout bas. De temps en temps il s'arrêtait devant la feuille de papier que je couvrais de chiffres, comme s'il eût voulu en deviner le résultat, puis il reprenait sa musique et sa promenade. Le calcul fut long à établir ; quand je l'eus achevé, je le fis connaître au maître compagnon : le passif était presque double de l'actif. A l'énonciation des chiffres, Mauricet ne put retenir une exclamation.

— Es-tu certain de la chose ? demanda-t-il, d'un accent qui me parut altéré.

Je lui expliquai les motifs qui avaient dû nécessairement amener ce résultat. Le premier était la multiplicité des emprunts et l'accumulation des intérêts, dont il n'avait point semblé se préoccuper. L'absence de comptabilité écrite et sérieuse l'avait évidemment trompé ! il écouta mes explications les deux poings appuyés sur la table et les regards fixés sur les miens.

— Je comprends ! je comprends ! dit-il, quand j'eus achevé : j'ai fait entrer dans mon écurie tous les chevaux qu'on a voulu me prêter sans penser qu'ils me ruineraient en fourrage ! Mille millions de diables ! voilà où l'on est conduit quand on ne sait pas tracer vos pattes de mouches, et qu'on ne connaît pas votre grimoire ! Ceux qui n'ont que leur caboche pour grand livre devraient tout régler de la main, et ne pas se jeter dans les paperasses. C'est comme la rivière, vois-tu, on finit toujours par s'y noyer.

Je lui demandai avec inquiétude s'il n'avait point d'autres ressources que celles dont je venais de prendre note, et si c'était bien là son bilan définitif.

—Eh bien ? lui demandai-je.

—Eh bien ! vous ne voyez point la date, monsieur ! dit-elle gaiement ; c'est aujourd'hui le 25.

—Oui, répliquai-je en me dégageant avec humeur ; et bientôt ce sera le 30, jour d'échéance.

Que l'enfer confonde les billets et les almanachs !

Elle eut un air de douloureux étonnement.

—Qu'y a-t-il donc encore, Pierre Henri ? reprit-elle inquiète ; avez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

—Je n'ai rien appris, comme d'habitude.

—Alors, reprit-elle en passant un bras sur le mien, remettons les inquiétudes à demain, et gardons ce jour-ci pour être heureux.

Je la regardai de manière à lui prouver que je ne comprenais pas.

—Allons, vilain homme ? dit-elle d'un ton de bouderie amical, ne savez-vous donc plus que c'est l'anniversaire de notre mariage ?

Je l'avais effectivement oublié. Les années précédentes, cet anniversaire était pour moi une occasion de réjouissance et d'attendrissement ; mais cette fois il en fut tout autrement. Le souvenir du bonheur passé me rendit les souffrances présentes plus amères. Le comparais que j'en fis, dans ma pensée, excita chez moi une sorte de désespoir, et je me laissai tomber sur une chaise avec de sourdes malédictions. Geneviève, effrayée, voulut savoir ce que j'avais.

—Ce que j'ai ! m'écriai-je ; Dieu me pardonne ! on dirait, que vous n'en avez jamais enten- du parler ! Ce que j'ai ? eh bien, parbleu ! j'ai des dettes que je ne puis payer, et des créances qui ne me rentrent pas ; j'ai un procès qui me ruine en attendant que je le gagne ; j'ai trois bouches à nourrir tous les jours, sans autres ressources que deux bras qui ne peuvent travailler... Ah ! ce que j'ai, demandez-vous ? j'ai le regret de ne pas m'être cassé les reins le jour où je suis tombé d'un troisième, parce qu'alors je n'étais qu'un ouvrier sans obligation et sans famille, et qu'une bière de quatre francs eût réglé mes comptes sur la place de Paris !

Tout cela était dit avec un emportement qui fit trembler la chère femme ; elle me regarda, et des larmes lui vinrent dans les yeux.

—Au nom de Dieu ! ne parlez pas ainsi, Pierre-Henri, me dit-elle ; ne dites jamais que vous regrettez de vivre, à moins que vous vouliez aussi me faire mourir. Vous

s'était efforcée de parler, et son silence augmenta ma colère ! Hors de moi, je saisis la fleur, cause première de ce débat, et je courais à la fenêtre pour la lancer dans la rue, quand un cri de Geneviève m'arrêta. La pauvre femme était près du berceau de l'enfant que je venais d'éveiller ; elle le pressait d'un bras contre sa poitrine, et son autre main était tendue vers moi.

—Ne la brise pas, Pierre-Henri, me dit-elle d'une voix que je n'oublierai jamais, c'est la fleur de notre anniversaire !

Je gardais la giroflée entre mes mains, hésitant sur ce que je devais faire. Je me rappelai alors que tous les ans à pareille époque, Geneviève avait célébré la date de notre mariage par l'achat d'une de ces fleurs que ma mère cultivait au *Bois-Riant*. A cette pensée je sentis une secousse au dedans ; toute ma colère tomba d'un seul coup, il s'ouvrit comme une fontaine dans mon cœur. Geneviève courut aussitôt vers moi, et se jeta avec l'enfant dans mes bras.

Quand tout fut pardonné et oublié, nous nous mîmes à table pour le repas du soir.

Ce qui venait de se passer avait empêché la femme de rien préparer ; je ne voulus point la laisser sortir pour remplacer ce qui nous manquait. Nous soupâmes gaiement avec du pain et des radis, la giroflée au milieu de la table et embaumant notre festin !

XI

Nous avions obtenu un jugement qui reconnaissait notre bon droit, et assurait une partie de notre créance sur le cautionnement de l'entrepreneur, mais les formalités à remplir ne finissaient pas. Geneviève et moi en étions toujours aux expédients, vivant de hasards et n'ayant jamais, dans le buffet, le pain du lendemain. Mes journées se partageaient entre quelques travaux passagers, les courses chez les co-intéressés, et les visites au palais. Depuis, je me suis dit que le plus sage eût été de chanter le *De profundis* sur mon *saint-frusquin*, et de recommencer bellement, comme l'enfant qui vient de naître ; mais j'étais acoquiné par ces quelques milliers de francs qu'on me montrait toujours en perspective, et je ne pouvais donner congé à mon espérance.

Des mois se passèrent ainsi. J'avais perdu l'habitude d'une occupation régulière, ma vie était dérangée. Au lieu de faire mon chemin avec les travailleurs, je me

par les deux bras et lui crier de parler, de nous ôter l'illusion ou le souci : mais je n'en avais même pas le loisir ; ce qui était pour nous la source de tant d'angoisses, n'était pour lui qu'un emploi de journée !

Oh ! les tristes heures, mon Dieu ! passées près de ce petit lit ! quelles longues et froides nuits ? comme j'ai désiré de fois pouvoir hâter le temps, arriver tout de suite au fond de mon malheur ! Depuis, je me rappelle avoir lu que c'était encore là un bienfait de Dieu. En nous faisant traverser tant d'angoisses, il nous rend moins sensible au dernier coup ; la douleur de l'attente nous le fait désirable, notre pensée court à sa rencontre, et quand il nous atteint, nous l'acceptons comme un soulagement.

Après une maladie de quinze jours, l'enfant mourut ! J'y étais préparé, mais il ne parut point que Geneviève le fut ! Les mères ne renoncent jamais à l'être qu'elles ont mis au monde ; elles ne peuvent pas croire à la possibilité de s'en séparer ? Ce fut le plus rude de l'épreuve ! les jours avaient beau passer, rien ne consolait ma pauvre femme. Je la trouvais assise devant le berceau vide, ou bien raccommodant les petits vêtements du mort, et mettant sur chaque point une larme et un baiser ! J'avais beau parler raison ou me fâcher, elle écoutait tout patiemment, sans relever la tête, comme un pauvre cœur dont le ressort est brisé ! Cet abattement finit par me gagner. Je me laissai aller à mon tour, je me désintéressai de tout ; j'étais des heures entières debout, devant la croisée, tambourinant sur les vitres et regardant le vide ; nous nous engourdissions tous deux dans notre chagrin.

Nous n'avions pas revu Mauricet depuis deux ans qu'il habitait la Bourgogne ; on m'avait dit seulement que l'ancien maître compagnon s'était lancé dans les grandes entreprises. Deux ou trois fois j'avais eu l'idée de l'avertir de mes embarras, et de lui demander un coup d'épaule ; je ne sais quelle fierté m'avait retenu ; maintenant que je le supposais dans les gros traitants, j'étais moins à l'aise avec lui ; j'avais peur qu'il ne me soupçonnât de vouloir exploiter notre vieille amitié.

Nous avions donc l'air de nous être un peu oubliés, quand je vis arriver, un soir, le nouvel entrepreneur, non pas en fiacre, comme j'aurais pu le croire, mais à pied, et une blouse de voyage pardessus son

comptabilité écrite et sérieuse l'avait évidemment trompé ! il écouta mes explications les deux poings appuyés sur la table et les regards fixés sur les miens.

—Je comprends ! je comprends ! dit-il, quand j'eus achevé : j'ai fait entrer dans mon écurie tous les chevaux qu'on a voulu me prêter sans penser qu'ils me ruineraient en fourrage ! Mille millions de diables ! voilà où l'on est conduit quand on ne sait pas tracer vos pattes de mouches, et qu'on ne connaît pas votre grimoire ! Ceux qui n'ont que leur caboche pour grand livre devraient tout régler de la main, et ne pas se jeter dans les paperasses. C'est comme la rivière, vois-tu, on finit toujours par s'y noyer.

Je lui demandai avec inquiétude s'il n'avait point d'autres ressources que celles dont je venais de prendre note, et si c'était bien là son bilan définitif.

—Du tout, du tout, reprit-il précipitamment ; tu me dis qu'il manque vingt-trois mille francs ? Eh bien ! on les trouvera ; ils sont ailleurs.

Et comme j'insistais plus vivement.

—Quand on te dit que tout peut s'arranger ! interrompit-il avec impatience ; ce n'était seulement que pour voir, comme on dit, jusqu'au fond du quits ! à cette heure, c'est fait Vingt-trois mille francs de déficit ! Eh bien ! c'est bon . . . le reste ira tout seul . . . Dinons toujours provisoirement, mon vieux ; j'ai faim comme trente loups.

Malgré cette dernière affirmation, Mauricet ne mangea presque rien ; mais en revanche il but beaucoup, et parla encore davantage ; on eût dit qu'il cherchait à s'étourdir. Quand nous quittâmes la table, le jour commençait à tomber ; Mauricet reprit ses papiers, les mit en ordre, regarda quelque temps le compte que j'avais dressé, comme s'il eût pu le lire ; il ne dit rien, mais il me sembla que sa main tremblait. Il posa ensuite le tout sur la commode, se remit à parcourir la chambre et nous demanda enfin où était notre fils !

Geneviève se retourna avec un cri ; j'eus le regardai en face tout stupéfait. Lorsque l'enfant était mort, nous le lui avions écrit, et lui-même, en arrivant, nous avait parlé de cette perte ; il s'aperçut de sa distraction, et porta les deux mains à sa tête.

(à suivre)